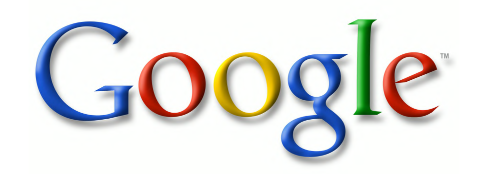
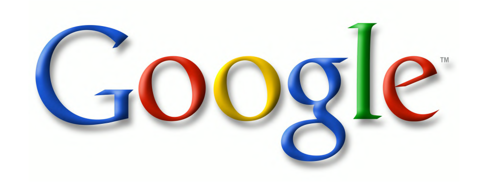







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



# DÉDICACES

ET

# LETTRES AUTOGRAPHES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 250 | exemplaires sur | papier | vélin. |
| 50 | — | — | de Hollande. |
| 5 | — | — | du Japon. |

# DÉDICACES

ET

# LETTRES AUTOGRAPHES

PAR

CLÉMENT-JANIN




DIJON
IMPRIMERIE DARANTIÈRE
RUE CHABOT-CHARNY, 65

—

1884

*Les dédicaces autographes à la libre allure, celles dont je veux spécialement parler dans ces pages, datent de la Restauration. Avant cette époque, — il y a pourtant des exceptions, mais si rares! — tout était froid, pesant, sans rien de l'esprit ni du cœur. Historiens, poètes, romanciers, écrivaient leurs* ex-dono *comme une adresse de lettre, en y joignant le « très humble et très obéissant serviteur » d'usage. Une solennelle banalité!*

*Ces formules archaïques, le Romantisme les a envoyées retrouver les vieilles lunes. Le sel attique ou gaulois, la gratitude, l'admiration, l'amour même, — les idées gracieuses et les nobles sentiments, — ont pris leur place, à la grande satisfaction des délicats et des lettrés.*

*A l'heure présente, une dédicace autographe est le complément indispensable d'un beau livre. Il ne suffit plus qu'il soit imprimé sur papier de luxe par un maître, habillé de pourpre et d'or dans les ateliers*

*d'un relieur célèbre, — il faut encore, pour être complet, que ce livre soit illustré par l'auteur de quelques-unes de ces lignes émues, spirituelles ou charmantes, la joie et l'orgueil des bibliophiles.*

*Ce sont certaines de ces louanges du faux titre que je vais rappeler ici. Comme de fines pierreries, je les ai mises dans un écrin orné de lettres et de strophes inédites, afin d'en rehausser l'éclat et d'attirer l'attention du lecteur. Puisse cette innocente coquetterie avoir quelque succès !*

C.-J.

---

La première dédicace fantaisiste que j'ai trouvée est de Madame de Staël. Elle l'écrivit sur un exemplaire de *Corinne,* quelques jours avant de dormir son dernier sommeil.

**Le pauvre auteur de *Corinne* à demi-mort, disait-elle, n'a de forces que pour assurer M. d'Estourmel de l'estime qu'elle ressent pour lui et du prix qu'elle met à son amitié. Son écriture est altérée, mais sa vie morale est revenue.**
**12 avril 1817.**

L'illustre écrivain se rattachait désespérément à l'existence; elle ne savait pas que l'homme qu'elle avait peut-être le plus aimé attendait avec impatience son dernier soupir, afin de vendre les lettres d'amour qu'elle lui avait écrites.

On offrait cent mille francs de ces lettres, et celui qui les possédait ne put résister longtemps à une offre aussi séduisante. Il conclut ce marché honteux, qui restera comme un stigmate sur sa mémoire, car, en France, on ne pardonne jamais à ceux qui trafiquent des choses du cœur.

Sur un *Charles de Navarre,* on lit ce quatrain de la main de Brifaut :

A MADAME LA DUCHESSE D'UZÈS, NÉE CHASTILLON.

Des Chastillons illustre fille,
Clisson vous séduira plus que nos libéraux.
Placer devant vos yeux l'esquisse d'un héros,
C'est presque vous offrir un portrait de famille.

On s'est étonné de la faveur dont Charles Brifaut jouissait près de la duchesse d'Uzès, et on l'attribuait à des liens de parenté très intimes. C'était une erreur. L'auteur de *Charles de Navarre* ne sortait pas de la cuisse de Jupiter. Il était simplement le fils d'un petit marchand de vin qui fut tué lors de la démolition de l'église Saint-Pierre, à Dijon.

En 1788, déguisé en amour, le futur poète escortait avec son frère, — un ivrogne futur, — le char triomphal des Fêtes de la rentrée du Parlement de Dijon.

Casimir Delavigne avait le mot pour rire dans ses dédicaces, si l'on en juge par cet envoi du *Discours en l'honneur de Pierre Corneille,* 1829 :

A MON AMI DUBUFFE.

Peintre chéri des dames,
Il est, en tout pays,

Fort bien avec les femmes...
Qu'il peint pour leurs maris.

La presse prenait une importance énorme, aux alentours de 1830, et les hommes du jour étaient aux petits soins pour elle. Le général comte Gérard, le grand chasseur, ayant offert à l'un des fondateurs du *Constitutionnel* une brochure qui ne lui était point parvenue, se justifia par cette lettre dédicatoire :

Vous êtes injuste, mon cher Saint-Albin, et c'est bien à tort que vous m'adressez des reproches que je suis loin de mériter. Je ne vous ai point oublié dans la distribution de ma dernière brochure et ce n'est pas ma faute si l'exemplaire que je vous ai destiné n'a point été remis entre vos mains : non-seulement vous étiez un des premiers sur ma liste, mais j'ai fait plus, je suis allé moi-même au *Constitutionnel* avant même que ce petit écrit fût annoncé dans les journaux, pour vous en donner les prémices ainsi qu'à mon collègue Etienne que seul j'ai trouvé et qui a bien voulu se charger du soin de vous remettre votre exemplaire, sur lequel j'avais écrit de ma belle main blanche :

A MONSIEUR LE COMTE DE SAINT-ALBIN, DE LA PART DE SON AMI LE GÉNÉRAL GÉRARD.

Si vous voulez le réclamer, je pense que vous le retrouverez facilement ; dans tous les cas et pour me garantir d'une autre querelle de votre part, je vous adresse un nouvel exemplaire pour vous et un pour votre fils à qui je dois cette réciprocité d'auteur (car il a bien voulu m'envoyer de sa poésie l'année dernière).

**Maintenant, j'espère que vous recevrez mes excuses, pour ne pas m'être rendu hier à votre invitation amicale ; j'avais depuis longtemps un engagement auquel je ne pouvais pas manquer.**

**Mille amitiés.**

**Comte GÉRARD.**

M. Rousselin-Corbeau de Saint-Albin pardonna de si bon cœur au comte Gérard, qu'il fit relier la dédicace avec la brochure intitulée : *Dernières observations sur les opérations de l'aile droite de l'armée française à la bataille de Waterloo.*

***

De 1820 à 1840, Mademoiselle Mars fut reine au Théâtre-Français, — reine par la grâce, par le talent, par le charme de sa parole. Sa cour était une pléiade de poètes : Casimir Delavigne, Alfred de Vigny, Delphine Gay, Frédéric Soulié, Madame de Bawr, Scribe, Alfred de Musset, Alexandre Dumas, Madame Ancelot et, les dominant tous, Victor Hugo. Les dédicaces pleuvaient aux pieds de la grande artiste. Alfred de Vigny lui envoyait *Cinq-Mars* avec cette ligne flatteuse :

**Donné par l'auteur à l'immortelle tragédienne.**

Et Victor Hugo, en lui offrant *Hernani ou l'honneur castillan* (1830), écrivait :

**Je renouvelle à ma sublime Dona Sol tous mes remerciements.**

Dona Sol ! ce nom rappelle Madame Dorval, ses rages, ses spasmes, ses douleurs, et une autre actrice « au talent plein de flamme, et un peu mouillé de larmes amères, » suivant l'heureuse expression de Jules Vallès qui renouvelait, il y a quelques années, des triomphes datant d'un demi-siècle. Il serait curieux de connaître les dédicaces de Victor Hugo à Sarah Bernhardt !

En 1842, M. Adolphe Granier de Cassagnac fit remettre à Victor Hugo son *Voyage aux Antilles françaises*, avec cet envoi :

**A M. Victor Hugo, ami d'hier, d'aujourd'hui et de demain.**

Ami d'hier, ami d'aujourd'hui, certainement ; mais ami de demain ?

L'historien complaisant, l'apologiste du « Crime de Décembre, » aurait-il osé tendre la main au grand justicier des *Châtiments* (1) ?

Et ce livre si étrangement dédié, ce *Voyage*

(1) On me dit, à ce propos, que Victor Hugo et Granier de Cassagnac sont toujours restés amis ; que le proscripteur allait visiter le proscrit dans son île, et l'on fait cette remarque curieuse, que le nom de Cassagnac n'est pas prononcé dans les *Châtiments*.

*aux Antilles*, en errant dans les catalogues comme un réprouvé, ne rappelle-t-il pas l'exil du poète, et sa maison vendue, et ses meubles dispersés à tous les vents des enchères publiques ?

Jules Janin a raconté cette profanation dans l'*Histoire de la littérature dramatique* et Victor Hugo lui écrivait le 26 décembre 1854 :

Il y avait, dans l'espèce de cave que ces dames ont la bonté d'appeler leur salon, une vingtaine de proscrits, républicains écarlates, partageux, démagogues, anarchistes, buveurs de sang, — les plus braves cœurs du monde. On est tombé sur les admirables pages qui terminent le tome IV, ma maison, ma femme et ma fille à la fenêtre, vous dans la rue, la nuit et votre âme sur le tout ; et toute la cohue de jacques et de rouges, moi en tête, s'est mise à pleurer.

Un autre poète, Adolphe Dumas, « ce Descartes exalté, ce Tasse méconnu, ce sublime estropié de notre terre (1), » a dit Lamartine ; Adolphe Dumas, pris d'une pitié suprême devant cette

Pour moi cela ne prouverait pas l'amitié. M. Granier de Cassagnac n'était peut-être pas un acteur assez considérable dans la tragédie de l'Empire naissant, pour que la patte du lion s'abattît sur lui.

Quoi qu'il en soit de cette amitié, elle rappelle le vers du poète :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

(1) Né à Bompas (Vaucluse) en 1805 ; mort à Puys, près de Dieppe, le 15 août 1861.

proscription du génie, improvisa ces vers, restés inédits :

LA MAISON VENDUE

Quand on eut bien vendu, dans la forme légale,
La chambre des enfants, la chambre conjugale,
Son lit, sa table et son fauteuil ;
Quand on eut bien crié la vente à la criée,
Sa famille à l'encan, sa femme expatriée,
Toute sa gloire et tout son deuil,

Les amis, — et chacun qui pleure et se dérobe, —
Parlaient de ce grand homme et de cet homme probe,
Sans pouvoir lui dire un adieu ;
Car il leur manquait Job réduit à la famine,
Couché sur un grabat, mangé par la vermine,
Et chantant la gloire de Dieu.

Ne pleurez pas, leur dis-je. En entrant dans Athènes,
Quand il livra la Grèce à quatre capitaines,
Alexandre passa tremblant,
Et repassa trois fois, comme un fou qui s'égare,
Devant une maison, la maison de Pindare,
Plus pâle que son cheval blanc !

Ne pleurez pas, amis ! Est-ce qu'on pleure, en France ?
Est-ce qu'on pleure Dante, exilé de Florence
Par un conseil municipal ?
Est-ce qu'on expatrie Homère ? Est-ce qu'on tue
Byron en lui donnant sa gloire pour statue
Et son exil pour piédestal ?

Laissez vendre ! laissez crier les voix fatales
Au chevet de *Cromwell* et des *Orientales !*
Laissez la désolation

Entrer de toute part comme les eaux d'un fleuve!
Ouvrez-lui, pour noyer jusqu'au lit de sa veuve,
Toutes les portes de Sion !

Adieu donc sa maison, sa maison violée,
D'où sa femme et sa fille, et la tête voilée,
Vont sortir comme des suspects !
Adieu, fille sans tache ! adieu, mère héroïne!
Nous sommes sur le seuil, la main sur la poitrine,
Et passez devant nos respects !

Adieu, l'homme d'honneur ! adieu, l'ami fidèle !
La gloire reste à ceux qui restent dignes d'elle,
Et de tout ce qu'il me souvient
A cette heure et d'Auguste et de toute sa race,
C'est Virgile qui part, c'est un adieu d'Horace,
Et c'est le chant qui me revient.

Adolphe Dumas était mieux inspiré et lisait mieux dans l'avenir que M. Granier de Cassagnac.

***

Charles Asselineau, l'ami des romantiques, leur admirateur passionné, était désigné pour les dédicaces. Emile Deschamps lui envoyant, en 1844, ses traductions de *Macbeth* et de *Roméo et Juliette* les accompagnait de ce quatrain bourgeois :

A Charle Asselineau, si digne
De son talent par sa bonté,

Ce livre un jour fut présenté
Par son confrère-ami qui signe

EMILE DESCHAMPS.

Les vers que Deschamps mit, en 1848, sur la garde du *Macbeth* destiné à Rachel, ne sont guère préférables :

Depuis trois ans, ô vous! l'idéal du poète,
Je n'osais, pour mon œuvre ayant l'âme inquiète,
Déposer en vos mains ce Shakespeare français;
Aujourd'hui que Macbeth, même à travers mon voile,
Dans le ciel de votre art fait passer son étoile,
Souffrez que j'ose mettre à vos pieds... un succès.

Théodore de Banville (1) rima, pour Asselineau, ce dizain familier, sur un exemplaire des *Stalactites :*

Que les temps sont changés ! Mon cher Asselineau,
Pour moi l'enfant Amour allumait son fourneau
Lorsqu'en des lieux charmants, remplis de clématites,
Je rêvais ce recueil nommé *les Stalactites,*
Tout jeune encore, ainsi que Damète ou Tircis.
Hélas ! c'était en mil huit cent quarante-six,
Époque où j'étais cher à la grâce indécente,
Et j'écris ces dix vers en mil huit cent soixante,
N'ayant presque plus d'or et d'argent sur le front,
Vieux lyrique fourbu dont les jeunes riront.

Et Charles Baudelaire le remercia de sa *No–*

(1) Théodore de Banville est né à Paris en 1820.

*tice sur Lazare Bruandet, peintre de l'École française* (1855), par cet éclat de rire :

D'un esprit biscornu le séduisant projet,
Qui de tant de héros va choisir Bruandet!

Louis Ulbach, un vaillant, illustra de ces strophes amoureuses la garde de *Gloriana,* son premier recueil de vers :

A MADAME ROSE DECAN.

Les rêves les plus beaux, on les garde en son âme,
Et les vers les plus doux sont ceux qu'on n'écrit pas.
Les noms qu'on dit tout haut, on y tient moins, Madame,
Qu'aux noms bénis qu'on dit tout bas !

Ne m'en veuillez donc point d'avoir tourné la page
Sans y laisser de vers, trop indignes de vous !
Puis, vous eussiez porté malheur à mon ouvrage,
En me suscitant des jaloux !

Mes rimes n'ont d'ailleurs que peu de jours à vivre,
Elles mourront demain sous le rire moqueur ;
Et plutôt qu'une fleur éphémère en mon livre
J'aime mieux vous offrir mon cœur!

Juin 1844.

Il était loin alors des indignations de *Ferragus,* et ne pensait pas qu'un jour, rédacteur de la *Cloche,* il écrirait à un ami :

Je vous aurais remercié depuis huit jours des choses si aimables, si consolantes que vous m'avez dites dans

votre feuilleton, à propos de la *Princesse Mouche*, si depuis huit jours je n'avais été dans les greffes, les geoles, les pistoles et les pistolets de l'Empire.

Enfin on m'a permis de n'avoir pas à subir l'apoplexie, et depuis hier je suis chez le docteur Duval. J'y resterai six mois si le monde et l'Empire durent six mois.

Ma première pensée est pour vous, qui avez plaint le pauvre prisonnier.

Non, jamais on n'aura assez de fureur honnête contre cette loi qui nous punit dans notre santé, dans notre vie, dans notre force, et qui a inventé un supplice que n'ont pas les assassins et les voleurs.

En effet, nous seuls ajoutons à la privation de la liberté, la privation des choses de l'esprit, de l'hygiène, de la propreté, des superfluités si rigoureusement nécessaires à l'homme de lettres.

Nous sommes dix fois plus punis qu'un voleur que l'on lave, à qui l'on donne le pain quotidien, un abri, c'est-à-dire l'idéal (1).

L'auteur de l'*Herbier poétique* et de *Sophocle à l'Odéon*, le docteur Eugène Villemin aimait les livres, surtout les beaux livres, et ne craignait pas d'y ajouter quelques notes manuscrites, pour en constater la provenance, C'est ainsi que, sur un exemplaire des *Erreurs amoureuses de Pontus de Tyard*, il rima cette note :

Je suis Ponthus ; Nodier l'humoristique
Me posséda ; Turquety vint après.
Au Dieu de Rome il chanta le cantique.

(1) Lettre du 19 juillet 1869, à Jules Janin.

J'ai vu sa mort avec deuil et regrets.
Puis, Villemin, de l'Herbier poétique,
Chantre inconnu des prés et des forêts,
M'a recueilli dans sa bibliothèque.
Il aimait fort le Ronsard, le Sénèque,
Le grand Corneille et Molière. — Après lui,
Qui que tu sois, lettré, vers qui je tombe,
Rappelle-toi que nos chants de colombe
Font oublier le chemin de la tombe,
Et qu'un vieux livre en écarte l'ennui.

*
* *

Un rare et charmant esprit, Jules Sandeau, mit ces simples mots sur son roman de *Catherine :*

Donné à mon ami Jules Janin au chevet de Chaudes-Aigues mort.

Jules Janin ajouta :

Le lundi 25 janvier 1847, j'avais fermé les yeux à ce jeune Chaudes-Aigues ; je vois encore sa tête pâlie par la souffrance et par la mort!

Au dire de Monselet, les articles de Chaudes-Aigues brillaient plutôt par l'esprit que par la bienveillance. Pourquoi fut-il attaqué par Jules Janin ? Quel crime de lèse-littérature avait-il commis? Peu importe aujourd'hui. Toujours est-il qu'il y eut une brouille sérieuse.

Mais un jour Chaudes-Aigues, pris d'un vague pressentiment, écrivit à Jules Janin cette lettre touchante :

Mon ami du temps passé,

Si tu eus tort de m'attaquer, moi j'eus tort de te garder une rancune trop haineuse et trop persévérante. Toutefois j'ai ceci pour mon excuse : qu'il en est des affaires d'amitié comme des affaires d'amour, où le ressentiment est d'autant plus amer que la sympathie a été plus vive. Si je t'avais moins aimé en 1840, je t'aurais moins haï, depuis ; cela est clair. On n'est insensible qu'avec les indifférents.

Cependant, voilà bien longtemps déjà que, chez moi, l'amitié a repris le dessus sur la haine ; il ne m'a manqué qu'une occasion de te le faire savoir. J'avais fort envie de t'aller serrer la main à l'époque de ton procès ; mais comme tu étais alors dans un moment de crise, j'eus peur que ma démarche ne fût mal interprétée par toi et que tu n'y visses une parade de fausse générosité : je m'abstins donc. Pourtant, au milieu de tous ces délais et de toutes ces attentes, la vie se passe, et l'on pourrait fort bien mourir sans s'être raccommodés. S'il en devait être ainsi entre nous deux, je ne voudrais pas, au moins, qu'il y eût de ma faute ; et c'est pourquoi je te tends ma main droite : vois si tu veux me tendre la tienne et que tout soit oublié.

Ton ami dévoué, ou ton simple confrère, à ton choix.

J. Chaudes-Aigues.
28, rue de Lille.

Mercredi matin.

Le procès dont il est parlé dans cette lettre, est celui que Jules Janin intenta à Félix Pyat, ré-

dacteur de la *Réforme*, en 1844. Il fut jugé dans le courant de l'année, ce qui permet d'attribuer la lettre de Chaudes-Aigues aux premiers mois de 1845. On a vu qu'il mourut au mois de janvier 1847. C'était donc bien un pressentiment qui le portait à tendre la main à son ancien ami.

Ces pressentiments, Chaudes-Aigues les tenait de famille. J'ai sous les yeux une lettre de M. Pierre Galateri, capitaine de cavalerie attaché au ministère de la guerre à Turin (1), qui l'établit d'une façon saisissante. Il avait été chargé, par Jules Janin, d'aller annoncer la fatale nouvelle à Madame Chaudes-Aigues, la mère, laquelle habitait Veyzolano, près de Turin, avec cinq petits enfants, cinq orphelins, laissés par sa fille. M. Galateri raconte, dans cette lettre, comment il prépara la mère infortunée à recevoir ce coup terrible, inattendu :

Feignant toujours mon inquiétude sur cette dernière maladie, — dit-il, — je me fis superstitieux et je demandai à Madame Chaudes-Aigues si parfois le bon Dieu qui daigne souvent se manifester à ses fidèles par des moyens imprévus, pour les avertir du bien ou du mal qui doit leur arriver, ne s'était jamais montré à elle en rêve, ou autrement ?

(1) Pierre Galateri est l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire militaire du Piémont. Pendant la campagne de Lombardie, il monta le premier à l'assaut de Pastrengo et fut dangereusement blessé dans une reconnaissance sur Pontone. Il a pris sa retraite avec le grade de colonel.

Ecoutez bien, Monsieur; je vous jure que c'est la pure vérité que je vais vous dire là, et c'est inouï !

Au mot de rêve, la pauvre mère porta ses deux mains sur ses yeux en s'écriant d'une voix déchirante :

Ah! oui, Monsieur ! oui ! oui ! il y a bien deux mois de cela, j'ai rêvé que j'étais à Paris, que je voyais un grand convoi qui passait ; une foule d'honnêtes gens, tout ce qu'il y a de plus beau dans Paris suivait le corbillard ; le défunt était un tout jeune homme, charmant, que tout le monde regrettait pour les plus rares mérites de l'esprit et du cœur ; son nom courait de bouche en bouche, et ce nom, c'était celui de mon pauvre Jacques !

C'est la pure vérité, Monsieur, et le moment serait trop mal choisi pour faire des phrases. Je ne suis point superstitieux, je vous prie bien de le croire ; mais à un tel miracle, à cette coïncidence du rêve avec votre lettre, je ne me contins plus. Ma pâleur, qui dut être extrême en ce moment, me trahit : vous savez que l'on ne trompe pas longtemps le cœur d'une mère. Elle devint pâle; elle devint rouge, et pendant que ses pleurs redoublaient, d'une voix que je tâchais de rendre ferme, je lui disais : Eh bien oui, Madame, c'était un avertissement de Dieu... Votre fils doit être mort... votre fils est mort ! »

Puisqu'aussi bien j'ai abordé ce chapitre des pressentiments, je vais emprunter quelques pages, sur le même sujet, à un livre de Jules Janin : *Critique, portraits et caractères contemporains :*

Un jour, dit-il (nous étions réunis cinq amis en pleine possession des faciles bonheurs de la jeunesse assise aux autels d'Apollon couronné de rayons d'or). M. Gannal vint

à nous se frottant les mains, mais dans une exaltation difficile à décrire. C'était le lendemain du jour fameux où il venait d'arrêter définitivement l'exercice de son art suprême ; il entrevoyait une fortune à la lueur de tant de cierges allumés ; il entendait sonner l'or et l'argent dans sa caisse en forme de cercueil, aux accents lamentablement joyeux d'un *De profundis* infini! Bref, il était aussi content de sa découverte de l'autre monde que le fut Christophe Colomb lui-même à l'aspect de l'univers qu'il avait rêvé; alors il nous expliqua son système : il ouvrait une des carotides, et dans cette veine ouverte, il introduisait sa liqueur d'immortalité.

Chacun de nous se mit à rire et à le railler. Même l'un de nous, Théodose Burette, qui dessinait comme Giraud lui-même (1), prenant M. Gannal sur le fait, le fit d'un trait avec cette inscription : *Gannal, grand empailleur de France*! et Boitard, qui savait l'anglais comme notre ami John Lemoinne, se mit à déclamer en anglais ce beau passage : Attachez vos branches de romarin sur ce beau cadavre...

Le troisième des gens qui étaient là et qui riaient, c'était ce pauvre Destainville, un des nôtres, qui s'est promené toute sa vie au beau milieu du plus stérile des jardins de ce bas monde, *le Jardin des racines grecques*... Ajoutons à ces trois-là Chaudes-Aigues, le poète, un bel esprit qui n'avait pas vingt ans et qui écrivait des vers pleins du feu poétique : *Magnæ spes altera Romæ.*

Quand il nous vit rire ainsi, et tout joyeux, accueillir avec ce sans-gêne sa découverte funèbre, il advint que M. Gannal prit tout-à-coup son grand air, son air d'enterrement de premièreclasse, et à demi-voix (ceci est très-vrai): « Ne riez pas trop, nous dit-il, je vous promets de vous

(1) Eugène Giraud, le peintre de la *Permission de dix heures.*

rendre, à tous les cinq, et *gratis pro Deo*, mes bons offices d'*empailleur.* »

Brave homme! il nous avait promis, il s'était promis à lui-même de nous embaumer tous les cinq; il a tenu, autant qu'il était en lui, toutes ses promesses. Le premier de tous a succombé Edouard Boitard, jeune homme d'un si beau génie; il est mort en vingt-quatre heures, à la fleur de l'âge, laissant à l'Ecole de droit, dont il était le maître, un nom qu'elle pleurera toujours. Il mourut, celui-là, écrasé par l'étude et le travail! Chaudes-Aigues, le poète, enfant des muses faciles et des rêveries complaisantes, il est mort accablé par l'oisiveté et le plaisir! Son cœur s'est brisé au milieu des folles joies, et nous l'avons porté au cimetière, embaumé par Gannal. Le troisième et le plus vivant de tous, homme d'étude et de loisir, Théodose Burette, il est mort et le *grand empailleur de France* ne manqua pas de se trouver à ce rendez-vous funèbre! Il disait même à demi-content et triste à demi, qu'il avait fait de Théodose un chef-d'œuvre! Enfin, celui de nous tous qui semblait réservé à la plus longue vie, fils aîné de la grammaire de Burnouf, un brave cœur, un honnête esprit, un ambitieux de l'Université de France, un scholar embaumé de latin, farci de grec, tout imprégné de ces poussières conservatrices, Destainville... il est mort! Et vous jugez, me voyant seul, de ces quatre amis qui se portaient si bien, comme je devais être inquiet, me souvenant de Gannal et de ses promesses inévitables. *Fatal oracle d'Epidaure, tu l'as dit!...*

Ainsi parlait Jules Janin, et tout content de vivre, il rappelait encore cette histoire dans son feuilleton du 12 septembre 1871 :

Ce Gannal était un bon homme, en fin de compte. Un

jour, après dîner, nous étions cinq ou six pour célébrer sa fête, il fit apporter six brins de papier, et d'une main délibérée il écrivit : « Monsieur un tel, *bon d'embaumement.* » En moins de dix ans tous ses convives, par leurs héritiers, firent présenter leurs billets à M. Gannal ; il y fit honneur. Seul, je possède encore mon bon qui n'aura plus d'emploi, Gannal étant mort l'avant-dernier.

Hélas ! trois jours après cette parole imprudente, le célèbre critique reçevait la lettre que voici :

Paris, 16 septembre 1871.

Monsieur et très illustre Maître,

Dans votre feuilleton de lundi dernier, en parlant de mon père, dans des termes dont je dois vous remercier, vous avez dit : « Seul, je possède encore mon bon qui n'aura plus d'emploi, Gannal étant mort l'avant-dernier. »

Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que nous avons, mon frère et moi, toujours fait honneur à la signature de notre père, et que nous y manquerions d'autant moins dans cette circonstance, que nous avons coopéré, quoique bien jeunes, à l'embaumement de Burette et à celui de Frédéric Soulié. Mais j'espère pour vous, Monsieur, et surtout pour le monde des lettres, que jamais on ne me présentera ce bon à l'acceptation.

Félix GANNAL.



Ah ! que nous voici loin des dédicaces !

Elles affectent parfois les formes les plus bi-

zarres, et semblent complètement étrangères au livre qu'elles illustrent. En voici une que Victor Séjour (1) écrivit sur un exemplaire de la *Chute de Séjan* (1849) :

A MON AMI J. J.

*Jaune comme une orange.*

Elle arrive de Pau ..
Pieds vifs, tournure étrange,
De longs cils, mais la peau
Jaune comme une orange.

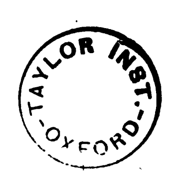
Tant mieux ! c'est du nouveau...
Rayon d'or, vent qui change,
On l'aime pour sa peau
Jaune comme une orange.

Quel œil, — ardent flambeau,
D'un bleu clair sans mélange, —
Illumine sa peau
Jaune comme une orange.

Sa taille, — frais roseau,
Vingt ans dans un corps d'ange, —
Se cambre dans sa peau
Jaune comme une orange.

Un madras, — le plus beau
Que doigt de femme arrange, —
Coquet, ombre sa peau
Jaune comme une orange.

(1) Un de nos féconds auteurs dramatiques, né en 1816, mort en septembre 1874, et déjà bien oublié aujourd'hui.



Que n'es-tu là, cerveau
Qu'un jupon court dérange !...
Tu rêverais de peau
Jaune comme une orange.

Victor SÉJOUR.

Plus tard, il envoyait encore son *Richard III* (1852) au prince des critiques :

Voilà mon Richard habillé et habillé par Niédrée ! Ses imperfections disparaissent sous le costume, cher ami. Du reste, j'ai votre amitié et votre indulgence pour m'accueillir.

A vous de cœur.

Votre ami dévoué,
V. SÉJOUR.

L'*ex-dono* se met aussi, comme souvenir.

M. Margueritte et madame Suzanne Lagier s'étant associés pour offrir un Plaute provenant de la bibliothèque de Colbert, ils écrivirent sur la garde :

Donné à notre ami Janin.
M. Margueritte.

Et plus bas :

*Ex munificentia equidem nostra, anno J.-C.* 1847,
Suzanne Lagier.

Se doutait-on de tant de latinité chez l'au-

teur de la *Ronde du printemps*, de la *Polka des buveurs* et de *Jupiter et Léda ?*

Un *Ronsard* original porte cette mention :

Offert à M. Jules Janin par la *Dame aux Camélias*,
Eugénie Doche.

Et un *Catullus, Tibullus, Propertius* (Venetiis, in ædibus Aldi, M. D. II.) cette autre :

De la part de Catulle, de Tibulle et de Properce, à l'ami d'Horace.

Hommage confraternel, et de la part d'un vieil ami, à mon cher et excellent J. Janin.

Ponsard.

Un jour, Roger de Beauvoir, le brillant viveur, le dandy de lettres, passant devant la demeure de Jules Janin, lui laisse en guise de carte de visite, un Cicéron in-32 (*Lutetiæ, typis J. Barbou, 1758*) avec cet envoi :

A toi cet orateur romain,
Philosophe au brillant plumage.
Accepte Caton de ma main :
C'est un fou qui te donne un sage.

On a dit de Roger de Beauvoir qu'il avait bu pour cinq cent mille francs de champagne ; c'est beaucoup, peut-être. Mais voici un billet du spi-

rituel écrivain, qui montre ses faiblesses pour ce vin charmant :

Cher Jules !

Qu'est-ce qu'on m'apprend ? qu'à la Porte-Saint-Martin je serais allé t'attaquer dans le moment même où le connétable de Bourbon poussait une reconnaissance sous les murs de Rome ? Nous venions de dîner avec Chassiron et autres amis, tu as dû t'en apercevoir à la ferveur de notre réaction. J'ai perdu mon paletot au sac de Rome, mais je ne veux pas y avoir perdu ton amitié. Je suis encore sous le Champagne et ses erreurs ; détrompe-moi, et surtout ne me dis pas que je ne t'aime pas, même étant gris. Ventre saint-gris, cela est ! J'en appelle de Philippe ivre à Philippe à jeun.

Mille bonnes amitiés.

Roger de BEAUVOIR.

*Lundi.*

A ce soir, rue Tronchet, n'est-ce pas!

Que répondit Jules Janin ? Une lettre sévère si l'on en juge par cet autre billet de Roger de Beauvoir :

Ta lettre m'a fait un si gros chagrin, que je garde le lit ce soir et n'irai pas même à la soirée de la rue Tronchet, malgré ce que je m'en promettais de plaisir ! Si tu trouves la punition égale au forfait, je serai peut-être consolé. Je maudis le *banquet d'Anacréon* plus que tu ne le penses ; jamais Anacréon ne se fût présenté ainsi devant Horace. La première fois que je dînerai avec toi, je me mets à l'eau. Enfin je te prie de me donner une poignée de main qui me casse deux doigts J'envoie au fils de Mlle Bertin une canne

pour me battre et lui apprendre de bonne heure à faire respecter les amis de sa maman (1).

Je t'embrasse bien, mais en vérité j'aurai du mal à me pardonner après toi.

Ton vieil ami,
Roger de Beauvoir.

*Lundi soir.*

Etait-il possible de garder rancune à un tel homme ? Jules Janin tendit la main à Roger de Beauvoir... qui ne tarda guère à lui demander un petit service d'ami :

Nous ne nous voyons plus, mais, crois-le, ce n'est pas faute de penser souvent à toi, de t'aimer et de te lire.

Je viens de louer l'hôtel de Pimodan, ce qui est à cinq cents lieues de toute terre connue. Cependant il y a un isthme à côté que l'on nomme l'hôtel Lambert.

Epris des peintures du vieil hôtel de Pimodan, j'ai résolu de m'y exiler, d'y vivre sous les plafonds de Lesueur et près de Mignard qui a fait en ce beau lieu de charmants portraits. Un jour viendra où je pourrai, je l'espère, t'y recevoir avec Madame J. Janin, mais pour arriver à ce solennel moment, il faut que je change en grande partie mon mobilier moyen âge, que je vende mes brimborions de la rue de la Paix. C'est ce qui va avoir lieu... Sois assez bon et assez aimable pour me donner un coup d'épaule. An-

(1) Il s'agit de Mademoiselle Louise Bertin, sœur de M. Edouard Bertin, directeur du *Journal des Débats*, pour laquelle Jules Janin professait un si profond respect. Victor Hugo, dans une lettre au critique, l'appelle « notre sœur de l'âme. » Roger de Beauvoir s'était probablement permis sur elle une plaisanterie d'un goût douteux, que Jules Janin avait vertement relevée.

nonce cela dans ton feuilleton de *lundi* sans faute, car c'est *lundi* que commence ma vente.

Dis que Ciceri avait dessiné mon plafond, que l'Angleterre, l'Espagne, avaient enrichi mon musée ; que le premier, enfin, en 1832, j'entrai à l'hôtel de Cluny que M. du Sommerard ne loua que plusieurs années après, et peut-être d'après mon livre ; dis enfin ce que tu voudras...

C'est un vrai service d'ami que je te demande et sois sûr que je t'en conserverai souvenir.

Mille bonnes amitiés.

Roger de BEAUVOIR.

A l'époque où l'auteur du *Chevalier de Saint-Georges* se grisait si gaiement, le vin de champagne était à la mode. On ne jurait que par Moët et Chaudon.

Eugène Briffault, critique et écrivain fantaisiste, aussi célèbre alors qu'il est oublié aujourd'hui, était, comme Roger de Beauvoir, un terrible buveur de champagne. On lui devait, de plus, l'invention d'une nouvelle manière de boire ce vin léger, qu'il appelait *faire la cloche.*

Il remplissait de champagne une immense cloche à fromage et, en la portant à ses lèvres, Briffault lançait un *bing !* qu'il achevait comme intonation après avoir vidé, d'un coup, ce verre pantagruélique.

On n'était reçu *chevalier de la Coupe* qu'à la condition d'en faire autant.

Enfin, pour terminer ce chapitre des *ex-dono* présentés comme souvenirs, je copie ces lignes

émues sur un exemplaire d'*Athènes à Baalbek :*

Ce livre de mon ami le poète Charles Reynaud, mort à trente-deux ans, je le donne à ma chère nièce Camille Janin, comme un souvenir d'un jour douloureux de ma vie et comme un gage de tendresse.

Dimanche, 28 août 1853.

J. JANIN.

Le même jour avaient eu lieu, à Vienne, les funérailles du jeune poète.



Un épisode charmant : Béranger ayant entendu parler de la bibliothèque de Jules Janin, et particulièrement d'un exemplaire extraordinaire de ses *Chansons*, voulut le voir. Tiré pour le critique, sur grand papier de Hollande, cet exemplaire était orné de la triple suite des figures de l'édition, avant et avec la lettre, accompagnées de leurs eaux-fortes, des figures de Grandville gravées sur bois et de la première suite de figures publiées par Perrotin, sur papier de Chine, la plupart avec leurs eaux-fortes. Capé avait habillé de maroquin rouge, relevé d'ors délicats, ce livre superbe.

Jules Janin s'empressa d'accéder au désir du poète et, quelques jours après, son livre lui re-

venait avec ces lignes de Béranger sur le premier feuillet :

Mes pauvres filles, retournez chez celui qui vous a si généreusement accueillies. Voyez, malgré votre peu de mérite, comme il vous a splendidement habillées, vous qui par habitude courez les rues en si piètre parure. Ah ! remerciez le bon Janin, qui, sachant que votre vieux père n'avait pas le moyen de vous attifer si richement, s'est chargé des dépenses de votre toilette, et malgré tant de gens intéressés à votre perte, a le courage de vous adopter et de vous défendre. Pareille générosité est rare aujourd'hui. Tout républicain qu'on m'accuse d'être, assurez de ma gratitude le roi de la critique.

BÉRANGER.

*Mai* 1856.

Cette dédicace qui rehaussait la valeur de l'exemplaire (il s'est vendu 3,700 francs), n'avait pas été improvisée. Dans une lettre autographe de M. Paul Boiteau, je trouve les vers suivants que le chansonnier voulait d'abord mettre sur son livre :

Sans y manquer, chaque jour, m'a-t-on dit,
Janin feuillette Horace en sa mémoire.
Son esprit fin, brillant, vif, érudit,
Nombreux lecteurs, vous le fait croire ;
Mais à grands frais prendrait-il tant de soins
De mes vers que le temps efface,
S'il n'avait, quelques jours au moins,
Mis en oubli son bon Horace?

Voici encore une dédicace bien pensée et bien dite, écrite par Ernest Serret sur un recueil de ses comédies :

A MON AMI J. JANIN.

Chacune de ces fleurettes
Etait venue à son tour,
O critique des poètes,
Vous dire un petit bonjour.

Mais, hélas ! sur vos tablettes,
On n'a pas fait long séjour.
Le vent a pris les pauvrettes
Et par la fenêtre un jour...

C'est le sort de toute chose !
C'est le sort de chaque rose
Qu'à la main on croit tenir !

Fleurettes ou poésies,
Par l'oubli trop tôt saisies,
Pour rester doivent s'unir.

Ernest Serret.

25 septembre 1851. Viroflay.

***

Sur un in-12, sévèrement relié par Niédrée : *Deux hommes ou Un secret du monde*, drame en 5 actes et en vers, Adolphe Dumas a écrit ces lignes pénétrantes :

**Janin, cette année-là, était le plus heureux des hommes et il le méritait bien, car il était le meilleur des hommes. Il eut pour moi un duel à l'épée, une bataille rangée à la plume, et me fit une pension de 2,000 francs.**

**Adolphe DUMAS.**

« Voilà bien Janin tout entier ! s'écriait un de ses admirateurs, lors de la vente de la bibliothèque de Passy. Les larmes vous montent aux yeux, devant tant de délicatesse et de grandeur. Si ce livre n'est pas retiré de la vente, nous supplions, pour l'honneur des lettres françaises, la Bibliothèque nationale d'en faire l'acquisition et de le placer tout ouvert à ce feuillet VIII, dans ses vitrines d'honneur. »

Le livre ne fut pas retiré de la vente, il n'est pas sur les rayons de la Bibliothèque nationale, et les lettres françaises n'en sont pas moins honorées pour cela.

Les dévouements n'y sont pas rares à ce point.

***

Parmi les dédicaces, celles de Victor Hugo viennent en première ligne. La bibliothèque de Jules Janin en possédait de magistrales, témoin celle-ci, burinée sur un exemplaire de la *Légende des siècles*:

A celui qui, comme poète et comme ami, est inépuisable.

A la plume vaillante et ailée.

Au noble cœur qui comprend et qui célèbre la victoire des vaincus.

A l'homme qui, depuis trente ans, est un des éblouissements de Paris.

A JULES JANIN.

H.-H., 1er janvier 1860. Victor Hugo.

Et cette autre, sur un fascicule des *Châtiments :*

A Jules Janin,
A Eraste,
Au grand esprit,
Au vaillant cœur,
Au charmant et puissant écrivain,
*Fratri fratellus,*

Victor Hugo.

Hauteville-House, juin 1863.

On sait avec quel courage le critique des *Débats* vint en aide aux proscrits. Eugène Sue, Hetzel, Deschanel, Arago, Edgar Quinet, furent loués par lui avec une ardeur voisine de l'imprudence. Victor Hugo lui en décerna ce magnifique témoignage dans une lettre du 16 août 1856, reliée avec les *Contemplations :*

Je ne suis rien, je vous l'ai dit en vers comme je vous le dis en prose ; mais aujourd'hui la situation est telle que

dire mon nom c'est protester ; dire mon nom c'est nier le despotisme ; dire mon nom c'est affirmer la liberté, et ce nom militant, ce nom déchiré, ce nom proscrit, vous le dites avec tant d'intrépidité !... Vous le chantez comme avec un clairon et vous jetez tout ce qu'il contient de guerre à la face de l'empire et de l'empereur... Je ne vous en remercie pas, je vous en félicite...

En 1869, le grand poète écrivait encore au feuilletoniste :

Hauteville-House, 30 janvier.

Mon éminent confrère,

Ma femme, dont vous avez si admirablement parlé, vous aimait bien. Elle avait la douce superstition de prendre les plumes avec lesquelles j'avais écrit, et de les conserver. Elle vous en a légué une. Voici un passage du codicille de son testament, récemment ouvert :

« A Jules Janin, le vaillant ami de tous les exilés et de « tous les courages, je donne la plume avec laquelle mon « mari a écrit le *Revenant* (des *Contemplations*). Elle est « enfermée dans un papier sur lequel mon mari a lui- « même affirmé l'authenticité. On trouvera cet objet dans « un des tiroirs intérieurs du meuble de citronnier qui est « dans ma chambre. »

Je vous envoie le souvenir ; quant à la plume, cela n'en vaut pas la peine. Une plume à vous ! Vous aussi, certes, vous avez le droit de dire : J'ai mon épée.

Je veux seulement que vous sachiez à quel point ce grand cœur qui était aussi un grand esprit, vous honorait et vous aimait.

*Tuus* :.

V. Hugo.

***

Ponsard avait aussi une amitié sincère pour le critique des *Débats*, à qui il devait tant. Parfois, il le lui disait en badinant, comme dans ces vers mis en tête du manuscrit autographe *l'Honneur et l'Argent :*

A mon ami Janin ;
Visite du matin
De George à son parrain.
Ma foi ! c'est un quatrain.

D'autres fois, il trouvait des accents attendris et envoyait un exemplaire de son *Lion amoureux,* avec cette dédicace :

Mon cher J. J.

Tu as vu naître le *Lion amoureux ;*

Tu as été son parrain ;

C'est chez toi qu'ont été rognés ses premiers ongles et limées ses premières dents ;

Tu m'as aidé à apprivoiser ce méchant lionceau qui se retournait contre moi et me dévorait ;

Tu m'as fortifié contre les découragements ;

Tu ne m'as pas laissé de repos que je ne fusse arrivé, moi et ma bête, jusqu'au bout du cirque ;

Tu as assisté avec des tressaillements de cœur et des angoisses fraternelles à une représentation dont tu avais fait un événement de ta vie ;

Reçois, mon cher J. J.,

*Rerum tutela mearum,*

Cet hommage qui t'est bien dû, cet hommage cordial et attendri de ton ami

F. PONSARD.

Il écrivait encore ce billet, après le premier feuilleton :

Ah ! cher J. J. ! cher ami ! Bapst m'apporte les *Débats*. Que c'est touchant ! que c'est cordial ! que c'est attendri ! J'en suis ému jusqu'aux larmes, jusqu'au plus profond du cœur. Que j'ai envie de t'embrasser et d'embrasser la bonne madame Janin ! Non, jamais rien de si chaud, de si suave, de si éloquent n'a été écrit par un ami pour un ami.

Je t'embrasse ; je t'embrasse ; je vous embrasse tous. La petite femme et le bébé vous embrassent mille et mille fois. A demain.

F. PONSARD.

La « petite femme » dont parle le poète, était Mademoiselle Marie Dormoy, qui le soigna avec tant de sollicitude, tant de dévouement, et le suivit de si près dans la tombe. Ponsard, quelque temps avant son mariage (18 juillet 1863), lui avait adressé ces vers, dont l'original est sous mes yeux :

— D'où viens-tu, fleur de l'oranger ?
— D'un jardin que le Rhône touche ;
Des flots le murmure léger
M'endormait dans ma verte couche.

Pour l'abeille qui picorait
Ma coupe de miel était pleine ;
La jeune vierge s'enivrait
Des doux parfums de mon haleine,

Et sentait, en me contemplant,
Battre son cœur dans son corsage ;
Elle rêvait au bouquet blanc
Qui met la rougeur au visage.

Pour moi chantait le rossignol
Et pour moi scintillait l'étoile ;
Le zéphyr arrêtant son vol,
Froissait la feuille qui me voile.

Mystère plus suave encor !
Sous les caresses de son aile
Déjà se formait un fruit d'or
Dans ma corolle maternelle.

— Pourquoi donc fuir ce ciel heureux
Où tant de fêtes t'ont bercée ?
— Un pauvre chanteur amoureux
Me cueillit pour sa fiancée.

Je n'aurais pas fui mon jardin
Pour le corsage des princesses,
Et je n'aurais eu que dédain
Pour l'union de deux richesses ;

Mais l'union des cœurs me plaît ;
Je tiendrai lieu des perles rares.
Des bijoux que le bon Dieu fait
Les arbres ne sont pas avares.

Je renonce à mes longs espoirs ;
J'aime mieux mon court esclavage,
Et mourir dans ses cheveux noirs
Que de vivre sur un rivage.

*
* *

Après avoir écrit *la Jeunesse de Louis XI*, jouée en 1859, M. Jules Lacroix en prit un exemplaire superbement relié, et l'offrit « à la compagne aimable et vaillante qu'il a rencontrée attentive à ses batailles poétiques, » avec ce quatrain :

Ce drame est bien à toi, ce drame que rêvait
Le poète, perdu dans ses pensers funèbres.
Triste, épargnant mes yeux déjà pleins de ténèbres,
Quand je dictais ces vers, ta main les écrivait.

On sait qu'avant son mariage, Madame de Balzac, sœur de Mme J. Lacroix, donnait d'excellents conseils à celui qui devait plus tard être son mari. Elle collabora surtout très activement au roman de *Modeste Mignon*, publié dans l'origine au *Journal des Débats*. Aussi Balzac le lui dédia-t-il par ce poétique amphigouri :

A UNE ÉTRANGÈRE

Fille d'une terre esclave, ange par l'amour, démon par la fantaisie, enfant par la foi, vieillard par l'expérience,

homme par le cerveau, femme par le cœur, géant par l'espérance, mère par la douleur et poète par tes rêves ; à toi, qui es encore la Beauté, cet ouvrage, où ton amour et ta fantaisie, ta foi, ton expérience, ta douleur, ton espoir et tes rêves sont comme les chaînes qui soutiennent une trame moins brillante que la poésie gardée dans ton âme, *et dont les expressions visibles sont comme ces caractères d'un langage perdu qui préoccupent les savants.*

DE BALZAC.

Un autre écrivain dédiait aussi des livres à sa femme, et cet écrivain, je l'ai déjà cité bien des fois dans ces pages. Sur le manuscrit autographe des *Gaîtés champêtres* il écrivit, « à la date quasi-funèbre de 1873 (chute de M. Thiers) : »

Voici, mon cher enfant, un manuscrit des *Gaîtés champêtres* écrit en l'honneur de ma femme, honorée et estimée entre toutes les belles femmes de l'univers.

J. JANIN.

Treize ans auparavant, en 1860, il avait mis ce quatrain sur les *Contes du Chalet :*

Sur cette page blanche était la frêle image
Du toit où s'abritaient mes travaux et mes jours.
Mon bruit... une fumée ! et mon œuvre... un nuage !
Mais je ne tiens qu'à vous, ô mes chères amours.

Le chalet de Jules Janin fut un instant célèbre. On en parlait partout, on le gravait partout,

et plus d'un littérateur était heureux quand il lui était donné d'en franchir le seuil.

Edmond About, qui devait faire une oraison funèbre si cavalière à l'hôte du chalet, lui écrivait le 31 décembre 1864 :

Mon cher Maître,

On n'envoie pas une carte de visite à un homme comme vous. On lui dit qu'on l'admire, qu'on l'aime, qu'on travaille comme lui, qu'on a une femme excellente et charmante comme la sienne, et qu'on le remercie de quelques bons conseils, de quelques souhaits bienveillants, presque paternels, qui ont porté bonheur au pauvre monde.

A vous de cœur,

Edmond ABOUT.

Jules Noriac, l'auteur de la *Bêtise humaine*, était plus sincère :

Baden-Baden, le 4 juin 1862.

Monsieur et très-aimé Maître,

Je voulais aller vous faire visite pour vous dire que vous avez rendu un *homme* bien heureux, moi.

Ceux qui ont le bonheur de vous approcher, m'ont dit que c'était là le meilleur remerciement que je pouvais vous faire, pour les faveurs dont vous me comblez. J'avais pressenti cela, et vingt fois je me suis dirigé vers Passy. Mais, Monsieur, faut-il vous l'avouer, moi qui étais cité dans ma jeunesse comme un affronteur, je n'ai jamais eu le courage de frapper à votre porte, et pourtant je savais qu'elle s'ou-

vrait merveilleusement vite à ceux qui veulent entendre votre parole ou toucher le pan de votre manteau.

C'est une grosse affaire, voyez-vous, pour un homme comme moi, de paraître devant un homme tel que vous.

Un jour, il y a quinze ans de cela, j'avais près de vingt ans, Alfred de Musset, qui me connaissait à peine, me dit :

— Vous aurez de l'esprit ; vous êtes original.

Je lui répondis, en rougissant jusqu'aux oreilles :

— Oui, Monsieur, certainement.

Aussi je me demande avec effroi ce qui arriverait si, dans votre bonté parfaite, vous me disiez une de ces paroles dont vous avez le secret, et qui peuvent devenir la gloire d'un homme. Je me mettrais à pleurer, bien sûr.

Je vous demande bien pardon de vous parler de moi, mais j'aime mieux vous ennuyer que de vous laisser penser que je suis un ingrat.

A mon retour je chercherai une main amie qui me veuille bien mener sous votre toit. Je n'oserais y aller seul. Alors je prendrai mon courage à deux mains et je vous dirai tout ce qu'il y a de reconnaissance et d'admiration dans l'âme de

Jules NORIAC.



Les *ex-dono* d'Alfred de Musset sont rares comme ses autographes. Dans le supplément à sa *Bibliographie romantique,* Charles Asselineau cite pourtant ce quatrain à un inconnu :

En souvenir du beau coup-d'œil
Dont j'ai joui dimanche à votre observatoire,

Mon cher hôte, acceptez l'offre dédicatoire
Du *Spectacle dans un fauteuil.*

Gustave Lambert, dont l'œuvre, préparée avec tant de courage et de persévérance, est restée inachevée, reçut un exemplaire de l'*Éloge de Berryer,* Paris, 1870, avec ces lignes :

A M. Gustave LAMBERT,

Témoignage de ma profonde admiration pour sa persistance, de ma confiance dans le succès de sa glorieuse entreprise et de ma respectueuse sympathie pour sa personne.

Jules DEVELLE.

Hélas ! une balle prussienne devait anéantir tout cela.

Un homme à qui il n'a peut-être manqué, pour sauver son pays, que de l'audace avec la foi au patriotisme français, le général Trochu, après les meurtrissures de la fatale guerre dans laquelle il s'est montré si inférieur à lui-même, écrivait en tête d'*Une page d'histoire contemporaine devant l'Assemblée nationale,* 1871 :

A Madame CENSIER, femme du général de brigade.

Chère vieille amie,

Je vous envoie à vous et au digne général, ce petit livre qui vous rappellera à tous deux, avec les douloureuses vi-

cissitudes du temps où nous vivons, la vieille et fidèle amitié de l'auteur.

Général TROCHU.

Qui le croirait? Les princes de la famille Bonaparte ne dédaignaient pas les politesses obligées de la dédicace. L'un d'eux, Pierre-Napoléon, que la mort tragique de Victor Noir a rendu plus célèbre que tous ses livres, envoyait ainsi, en 1850, *Un mois en Afrique*, à l'un des représentants de cette République si près de sa chute :

A M. CRÈMIEUX, MEMBRE DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA RÉPUBLIQUE EN 1848 ;

Témoignage de la reconnaissance, de l'attachement et de la profonde sympathie de l'auteur,

P.-N. BONAPARTE.

La reconnaissance! l'attachement! où étaient-ils, quand Crémieux fut traîné à Mazas?

On a dit de Crémieux : « Que sous un masque dont il est le premier à rire, on a toujours trouvé en lui l'âme d'un citoyen et l'esprit élevé d'un artiste. »

Voici un billet du 24 juillet 1849, qui confirme ce jugement :

« Hélas ! mon cher ami, à quoi bon être membre de la Législative? Non, vous ne vous figurez pas la folie de la majorité; il faudrait à un peintre comme vous la vue de nos séances,

l'aspect de ces mouvements tumultueux, de ces cris, de ces trépignements : joie, rire, fureur, tout se traduit et se montre à découvert. J'en suis navré ; j'en suis malade ; depuis cinq semaines une irritation violente des bronches m'a coupé la parole et je suis forcé d'aller demain en congé.

Mon médecin m'ordonne le repos et je vais à Ostende : je verrai Bruges et Gand, un peu les bords du Rhin, Aix-la-Chapelle et Cologne.

A cet hiver qui nous rapprochera, j'espère ! Il est pourtant vrai que, chez quelques-uns, la politique ne tue pas l'amitié : cela console un peu.

Cette lettre résume bien, ce me semble, le patriote doublé de l'artiste. Mais qu'aurait-il dit, grands dieux ! s'il eût assisté à certaines séances de l'assemblée de Versailles !

Pour en finir avec ces tristesses, je reviens au général Trochu. Un journaliste d'un certain mérite lui envoya, en 1867 : *A travers l'Amérique centrale. Le Nicaragua et le canal interocéanique*, 2 vol. in-8, avec cette curieuse dédicace :

AU WASHINGTON DE LA FRANCE RÉGÉNÉRÉE, MONSIEUR LE GÉNÉRAL TROCHU,

Hommage de respect et d'admiration.

Félix BELLY (1).

Pauvre Belly ! au mois de novembre 1876, à

(1) Le général Trochu venait de publier son livre célèbre : L'*Armée française en 1867*.

la porte même d'un hôpital de Bruxelles, il se tirait un coup de pistolet au cœur. Heureusement, le coup ayant été mal dirigé, on put sauver un des premiers promoteurs du percement de l'isthme de Panama. Il y avait trois jours qu'il n'avait mangé !

***

L'architecte de l'Opéra, M. Charles Garnier, ne prend pas les dédicaces au sérieux. Je lis sur un exemplaire de : *A travers les arts, causeries et mélanges*, Paris, 1869, ces lignes familières :

Tenez, mon cher La Bédollière, je vous méprise tellement que je vous adresse ce bouquin, bien certain que je suis que vous êtes assez lâche pour en dire du bien dans un coin de votre journal.

L'auteur des *Mères ennemies*, Catulle Mendès, a aussi la dédicace facile. En voici une charmante que je trouve sur *Philomela*, poème lyrique, Paris, Hetzel, 1863 :

A JULIETTE

Sur sa petite face rose
Agitant ses ailes de chair
Son nez comme un oiseau se pose
Impertinent la queue en l'air.

Catulle Mendès fut le premier maître en poésie de François Coppée. Le jeune académicien en a tracé ce joli portrait, à propos du succès des *Mères ennemies :*

Catulle Mendès avait peut-être alors vingt-trois ou vingt-quatre ans, mais il en paraissait à peine vingt. Elégant et joli comme un page, ayant le teint d'une vierge et une admirable chevelure d'un blond cendré qu'il laissait tomber en boucles folles sur ses épaules, il était paré d'ailleurs, aux yeux du jeune habitant de Montmartre, de l'auréole de la gloire. En effet, Mendès avait déjà, à cette époque, fondé et rédigé un recueil littéraire qui avait fait beaucoup de bruit, la *Revue fantaisiste*, et publié chez Hetzel un très remarquable livre de vers, intitulé : *Philoméla*. Vous rirez bien, cher Catulle, en lisant ce feuilleton et en apprenant que celui qui l'écrit, et qui faisait alors des vers ignorés au fond de Montmartre, ne pouvait vous voir, dans les premiers temps de sa liaison avec vous, sans une émotion profonde, et qu'il a hésité pendant plusieurs mois à vous avouer que, lui aussi, il rêvait de devenir un poète.

Il finit par avoir cette audace pourtant. Un jour, le timide arriva chez vous porteur de son manuscrit, et ce qu'il n'a pas oublié, ce qu'il n'oubliera jamais, c'est la charmante et fraternelle bonté avec laquelle vous accueillîtes son aveu. Elles sont bien loin de nous, cher ami, les soirées que nous passâmes dans votre rez-de-chaussée de la rue de Douai, assis à côté l'un de l'autre devant les feuillets épars que vous lisiez avec un froncement de sourcils attentif, émondant, corrigeant ces informes essais, et enseignant à votre jeune confrère, — avec quelle ardente conviction et quelle chaude éloquence! — tous les secrets, toute la tech-

nique du vers moderne! Elles sont loin, ces douces heures de travail ; mais, dans nos cœurs, n'est-ce pas ? leur souvenir est gravé pour toujours !

Albert Glatigny, « un gamin de Paris, enfant d'Athènes, qui a été depuis un poète brave et charmant, » dit Victor Hugo dans l'*Histoire d'un Crime,* Albert Glatigny envoyait ses *Vignes folles* à Olivier Métra, avec une aimable désinvolture :

Ce livre qu'une mère aux enfants permettra
Rarement, — je te l'offre, homme sans pair, Métra.

Dans la *Nouvelle Revue,* M. Charles Bigot a consacré une notice littéraire et biographique à Glatigny.

Il fallait manger, — dit M. Charles Bigot, — et ce n'était pas la poésie qui pouvait donner à Glatigny le pain quotidien. Son plus grand travail était de trouver chaque jour la pièce de quarante sous ou trois francs nécessaire pour ne pas mourir de faim. Ce vrai poète n'avait pas même la ressource du petit journalisme. Rien, dans son éducation, ne lui avait donné ce fonds d'idées générales suffisant pour faire un critique ou un chroniqueur passable ; malgré tout son esprit naturel, il n'était pas même bon à faire un reporter. Il chercha du côté du théâtre ; mais, là aussi, l'éducation essentielle lui manquait pour faire un comédien même moyen ; il n'avait dans le physique ni ce qu'il faut pour émouvoir, ni ce qu'il faut pour faire rire ; il ne put s'élever au-dessus du rang misérable du figurant.

Il fit tout ce qu'un homme peut faire : on le vit même, dans je ne sais quel alcazar, faisant concurrence à Pradel, improvisant des strophes, des sonnets, des acrostiches sur les rimes qu'on lui jetait à la volée. A bout de ressources, il finit par comprendre qu'il n'y avait pas pour lui de place à Paris; il reprit sa course errante dans quelque troupe de comédiens nomades, circulant à travers les villes et les bourgades du Nord au Midi et de l'Est à l'Ouest. Triste vie, où il acheva de connaître sous toutes leurs formes le dénûment, la misère, la faim, le froid, laissant à chaque étape un peu de sa santé déjà ébranlée, ne faisant pas même figure brillante dans une troupe de dixième ordre, réduit le plus souvent, faute d'habits, à jouer dans la bande le rôle de souffleur.

Glatigny est mort en 1873, à 34 ans.

Son maître, Théodore de Banville, a aussi des dédicaces à la diable. En 1853, il envoya un exemplaire de ses *Pauvres saltimbanques*, avec les lignes suivantes :

A mon cher ami Joseph Fioupou, qui a encouru tout mon mépris par sa persistance à ne se faire nommer membre d'aucune académie.

Son ami vrai,
THÉO.

Fioupou était une personnalité parisienne et boulevardière, bien connue des peintres, des gens de lettres et des joueurs de dominos qui fréquentaient le Divan de la rue Le Peletier, de 1850 à 1860. Grand faiseur de paradoxes, Fiou-

pou y discourait tous les soirs entre Chenavard et Guichardet. Il est mort à Toulon, au mois de février 1884, désabusé de tout, même des paradoxes, en disant :

— Je suis un romantique de 1832.

Pour les maîtres, les dédicaces de Théodore de Banville étaient plus sérieuses. *Le Beau Léandre*, comédie en un acte, faite en collaboration avec Siraudin (1856), alla, parée de ces vers, sur les tablettes de l'un des princes de la rime :

A Théophile Gautier

Guidé par son riant manteau
Et par sa voix aventureuse,
Comme vous et comme Watteau,
J'ai cherché la morte amoureuse,

La Comédie! Aux bosquets verts,
Où Rosalinde eut son royaume,
Parfois, en récitant des vers,
Elle marche comme un fantôme.

O cher poète, vous savez
Combien est triste au fond sa joie,
Quand sous les ombrages rêvés
Elle passe en habit de soie!

Sous son rouge où parmi des fleurs
L'éclatante lumière joue,
L'œil inspiré voit seul des pleurs
Tomber en perles sur sa joue.

Théodore de Banville.

J'ai une envie folle de donner ici une lettre littéraire de l'auteur des *Odes funambulesques* à l'Ermite de Passy... Ma foi, tant pis! je cède à la tentation.

Vendredi, 23 octobre 1857.

Cher Maître,

Que cet article est réellement beau! Quelle richesse, quelle inépuisable magie d'invention, d'idées, de style, d'images vivantes et merveilleuses! Je l'ai admiré de toute mon âme, et j'en suis si fier!

Il m'est mille fois doux de tenir de vous la petite place que j'occuperai au soleil, si toutefois il doit y avoir encore du soleil pour moi. Mais non, vous avez raison, je ne puis plus mourir. Je vivrais du moins dans un coin de votre chère bibliothèque, protégé par le voisinage des savants et de tous les illustres.

Comme vous me comprenez et comme vous m'encouragez bien! Je pourrais sans doute vous dire beaucoup de choses pour défendre les *violences* de ma poésie; mais ne la défendez-vous pas vous-même mieux que je ne saurais le faire? Hélas! telle est la cruelle platitude littéraire de ce moment-ci, que nous bénirions tous, et vous le premier, les plus sauvages fureurs de 1830, si elles pouvaient renaître une seule minute.

Mais quoi! nous sommes comme l'Espagne si bien décrite par Edgar Quinet, comme cette Espagne chez qui la terreur était usée, et qui avait perdu même la facilité de la souffrance et de l'épouvante. Récapitulez nos quinze dernières années, demandez-vous quand et comment nous arrivions et ce que nous avons traversé, nous les poètes nouveaux, et décidez vous-même s'il nous était possible de chercher uniquement la douceur et la grâce.

En quel état avons-nous trouvé l'idéal poitrinaire de M. de Lamartine, la rime chez ceux qui cherchaient l'esprit et le bon sens poétique ?

Le jour où je suis né à la poésie, Musset faisait rimer *Mathan* avec *les combattants* ; Hugo écrivait les vers contre Voltaire du *Regard jeté dans une mansarde*, et Elvire était devenue si diaphane que j'ai pu écrire alors sans mériter la corde les vers enthousiastes *à Vénus de Milo.*

Telle est la destinée de certaines époques, condamnées à nous faire vivre dans une opposition multiple, nécessaire et incessante, au lieu de nous laisser être nous-mêmes, des chercheurs de beauté absolue. Dans ce temps-là, je m'écriais, en lisant mon cher et bien-aimé Hugo : « Mais Voltaire pourtant, et Lafontaine ! » En lisant Musset : « Et la rime pourtant ! et la construction ! et la clarté ! »

Puis est venue, comme vous le racontez si bien, l'école du bon sens, et alors c'est *au sabre et à l'hache* qu'il a fallu défendre la Muse ! Je ne veux pas attaquer ici nos jeunes académiciens, mais enfin si mon feu d'artifice un peu barbare a pu empêcher un seul passant d'écouter : *Fais-nous faire, tu sais, ce machin au fromage* ou *Quand on franchit la borne, il n'est plus de limites,* je ne croirai pas avoir perdu mes chrysoprases et mes ors, et mes chandelles romaines.

Pour le réalisme, je n'en parle pas. A présent, je le sais, il serait injuste de continuer les excès et les excitants. Ils ne réveilleront pas le malade, car c'est un malade qui est mort...

Vous m'avez porté bonheur ; je renais un peu à la santé et à l'espérance, et je compte aller bientôt serrer la main qui défend si vaillamment les exilés, les faibles, les amoureux, tout le troupeau dispersé de la Muse !

Théodore de BANVILLE.

Le comte de Chevigné mettait de la bonhomie dans ses dédicaces :

J'engage Monsieur Jules Janin, — lit-on sur un exemplaire de ses *Contes Rémois,* 1871, — à choisir parmi ces ordonnances celle qui doit le guérir.

Il développe la même idée dans l'*Avis au lecteur* de l'édition de 1875 :

Au lecteur :

J'ai réuni dans cette dernière édition toutes les ordonnances de mon docteur, qui guérissait ses malades avec de joyeux récits. Ce bon docteur est mort ; c'est maintenant au lecteur à chercher parmi ses ordonnances celle qui doit le guérir. Il y en a 50 ; c'est bien peu, direz-vous, pour tous nos maux !... mais il y a les contes réservés.

D'autres encore écrivaient des joyeusetés sur leurs exemplaires de don. Le *Réveillon* de H. Meilhac et L. Halévy fut offert à Dumas fils avec ces vers :

Entre Dumas et Chamillard
La différence quelle est-elle ?
L'un était le Dieu du billard,
L'autre est le Dieu du Boulevard
    Bonne-Nouvelle.

Et les *Baisers* d'Ernest d'Hervilly, avec ceux-ci :

Suivant l'antique et charmant *us*,
J'offre ce produit de ma veine
Au lettré qu'on nomme Aglaüs
Et même quelquefois Bouvenne !

Nadar offrait ainsi *Quand j'étais étudiant :*

A mon bon ami Th. Gautier, dit la petite biche de la rue Grange-Batelière, son

NADAR.

***

Théophile Gautier faisait des dédicaces très simples, ou du moins visant à la simplicité. On lit sur un exemplaire des *Émaux et Camées*, 1858 :

*Je suis satisfait de cet exemplaire et je le signe, pour en augmenter l'éclat,*

Théophile GAUTIER.

Charles Asselineau reçut l'*Albertus* avec cet envoi :

A Charles Asselineau, au dernier des romantiques, l'un des plus anciens et premiers romantiques.

Ce 1er juillet 1869.

Ce titre de romantique, Théophile Gautier le respectait. Il y avait un : « Tu n'iras pas plus

loin ! » duquel il tenait compte, lui qui est allé si loin dans le romantisme. Voyons-le accuser réception de l'*Horace;* ce sera une occasion de lire une jolie lettre et des vers inédits :

Cher maître et ancien,

Je vous remercie bien cordialement de la traduction d'Horace que vous m'avez envoyée par Curmer. Je ne suis pas un grand latin comme vous, mais je puis encore regarder dans le texte, et pour vous prouver que vous n'avez pas semé vos perles devant un barbare truculent et ultrà-romantique, je me suis débarbouillé de mon feuilleton d'hier dans cette pure et saine antiquité, toujours jeune, et j'ai rimé, à votre intention, l'Ode IV à Sextius avec autant de fidélité que le permet notre vers français si difficile et si rebelle.

Comme toujours la traduction en prose est poétique, et prosaïque la traduction en vers. Enfin je vous offre la chose telle quelle ; soyez indulgent et « regardez ci-derrière, » pour employer le style de Toppfer dans ses albums de caricatures. J'ai copié proprement ma petite pièce à part, sachant que vous aimez les autographes, et celui-ci est unique.

Agréez, cher maître, mes respects affectueux.

Théophile Gautier.

25 février 1861.

## ODE IV.

### A Lucius Sextius

L'âpre hiver se dissipe aux zéphyrs printaniers ;
La barque oisive au flot se livre ;

L'étable et l'âtre, enfin, lâchent leurs prisonniers
Et le pré n'est plus blanc de givre.
Sous la lune, déjà, Vénus conduit le chœur :
Aux Nymphes les Grâces décentes
Se mêlent dans la ronde et Vulcain, plein d'ardeur,
Presse ses forges rougissantes.
C'est le temps d'entourer son front de myrtes verts
Ou de fleurs qu'Avril renouvelle
Et d'immoler à Faune, aux bois d'ombres couverts,
Le bouc ou, s'il le veut, l'agnelle.
La pâle Mort, d'un pied égal, heurte taudis
Et palais... — O Sextius, songe
Combien les longs espoirs sont à l'homme interdits.
La nuit et les Mânes, mensonge !
Et la cour de Pluton te réclament... — Là-bas
Les dés ne font plus de monarque
Et l'on n'admire plus ce tendre Lycidas
Que déjà la vierge remarque.

A l'encontre de l'auteur des *Emaux et Camées*, Philoxène Boyer était quelque peu solennel dans ses dédicaces. Il visait un but qu'il n'atteignait pas toujours. Et cependant lit-on dans une de ses lettres : « Comme un marchand fastueux demandait à l'oracle d'Apollon si le dieu agréait ses offrandes splendides? — Oui, lui répondit le prêtre, mais il aime mieux le grain de farine du pauvre Hermionée. »

En 1849, il envoyait ainsi sa *Lettre à Victor Hugo :*

A M. Théophile Gautier, au grand poète, au grand cri-

tique, ce grain de sel jeté sur le seuil du temple dont il est l'hiérophante.

L'année suivante, ayant terminé « un tout petit acte sur *Sapho,* » dans lequel « pas un vers n'a été écrit sans avoir été ramassé d'abord dans ce grand courant de sentiments et d'idées qui découle de l'Ida homérique (1), » il écrit ces mots sur un des exemplaires d'envoi :

A mon ami Ch. Asselineau, un de ceux qui lisent encore Homère en grec, cette toute petite chose néo-grecque.

Plus tard encore, en 1867, il publia les *Deux Saisons,* et voici trois dédicaces pour cet ouvrage :

A UN INCONNU

Pour mes rythmes, ami, ne soyez pas sévère ;
Jugez le goût du vin, non la forme du verre !
Vous tenez en vos mains et ma chair et mon sang :
C'est de moi tout entier que je vous fais présent.

A TH. GAUTIER

A mon maître adoré, au plus doux de tous les forts, au plus vaillant de tous les calmes, à Théophile Gautier, ce volume que j'ose lui présenter, seulement parce qu'il a bien voulu parfois sourire aux faibles choses qui le composent.

14 juin 1867.

(1) Lettre à Jules Janin, 1850.

A JULES JANIN

A Jules Janin, au maître toujours admiré, toujours cher, j'offre en tremblant ma chétive moisson. Hélas ! c'est Bavius qui ose se présenter chez Horace!

1er juillet 1867.

***

Un des livres sur lequel il a peut-être été écrit le plus de dédicaces, c'est l'*Horace* de Jules Janin. Le célèbre critique improvisait des petits vers d'envoi, avec une facilité et une grâce ravissantes. Rien d'ailleurs de plus varié de forme et de couleur. Il disait à Sainte-Beuve :

De ce triple salut ne prenez point d'ombrage !
Ami, je vous présente un sage
Traduit, mais non pas corrigé.
Il vous dira qu'à la sagesse
On n'est pas toujours obligé ;
Que chaque mois, à sa maîtresse,
On peut fort bien donner congé.
Il aimait le vin, moins l'ivresse ;
Il piquait, mais il était doux ;
Il faut qu'on l'aime et qu'on le craigne ;
Il savait... Eh ! ce qu'il enseigne
Pas un ne le sait mieux que vous.

A Madame Ristori, la grande tragédienne :

Fille des vieux Latins de Rome et de Corneille,
En lisant ces échos d'un esprit tout romain,

Tu diras : Ces accents ont frappé mon oreille,
Et j'ai porté ma lèvre à cette urne d'airain !

A l'éditeur Léon Curmer :

Entre les sages d'ici-bas
Homme heureux, je vous donne un livre
Qui vous apprendrait à vivre,
Si vous ne le saviez pas.

A son secrétaire et ami, Alexandre Piedagnel :

Piedagnel
Ne fera pas le pied de grue
Au devant de l'*Horace*, édition incongrue,
Dans laquelle l'abeille a laissé peu de miel !

A Henri Houssaye :

Toi qui marches vers les printemps
Eclatants
Si loin de nos jours moroses,
Prends nos fleurs, nos chansons, nos amours et nos roses !

A M. Villemain :

Il vous apprit l'art d'écrire et de plaire,
A mêler l'utile au charmant ;
Vous nous apprenez maintenant
L'art du courage et du bien faire.

Pour M. de Pontmartin, il fait une double allusion :

Prenez-la, mon ami, vous qui valez mieux qu'elle.
Pourquoi ? me direz-vous. — Vous êtes plus fidèle.

S'il est fidèle à ses opinions, M. de Pontmartin ne l'a pas toujours été à ses amitiés. Il l'a pris de bien haut avec les journalistes dans les *Jeudis de Madame Charbonneau*, et son vieil ami Jules Janin y est griffé le plus gentiment du monde.

Le critique des *Débats* pouvait être spirituel et méchant à son tour ; il aima mieux pardonner, se montrer juste envers un injuste détracteur. Il écrivit à M. Émile Fage, de Tulle, qui avait pris sa défense, des pages pleines de sentiments élevés sur la profession des lettres (1), et mit cette note sur son exemplaire des *Jeudis de Madame Charbonneau :*

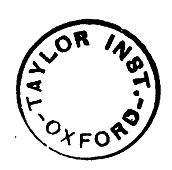
Première édition, avec toutes les violences innocentes du comte de Pontmartin.

On ne pouvait donner une meilleure leçon à celui qui avait essayé un instant d'être le Veuillot de la *Gazette de France*.

Émile de la Bédollière n'était pas oublié :

Voici, confrère, un bon garçon,
Compagnon de notre jeunesse !

(1) Voir Correspondance de Jules Janin.



Il nous chantait à l'unisson
Le vin, l'amour et la paresse.
Il fut votre maître en chanson,
Il est notre émule en sagesse.

M. Thiers aussi avait reçu l'*Horace* et il en accusa réception au traducteur par cette lettre charmante :

Paris, 15 février 1861.

Mon cher monsieur Janin,

Ne prenez pas pour un acte de bienveillance de ma part, le jugement favorable que j'ai porté sur votre traduction d'*Horace*. Je suis un entêté en toutes choses, surtout en fait de littérature classique, et l'été (seul moment où j'aie un peu de loisir), je relis à l'ombre des bois, du *Virgile*, de l'*Horace*, du *Bossuet*, du *Rollin*, et je regarde passer les révolutions avec une parfaite tranquillité d'esprit et de cœur, en continuant de penser, d'aimer, tout ce que je pensais, tout ce que j'aimais jadis.

C'est dans l'une de ces lectures que je me suis aidé de votre traduction ; car, bien que je sache le latin comme un passable élève de l'Université, je ne hais pas le secours d'une bonne traduction. J'ai trouvé tant d'élégance, de grâce, d'heureuse tournure dans la vôtre, que je me suis promis de m'en servir toujours en lisant *Horace*, et vous ayant vu, je vous l'ai dit avec la simple franchise de ma nature. Sans doute, s'il m'avait fallu de la bienveillance pour vous bien juger, elle ne m'aurait pas manqué ; mais l'impression de votre traduction a suffi pour m'inspirer ce que je vous ai dit.

Je suis bien heureux de tenir ce joli volume de votre

main ; je vais le faire relier avec le texte de Didot, pour porter ensemble le latin et le français dans mes rêveuses promenades. Hélas ! de tant de choses que nous avons vues, vous et moi, il ne me reste que le souvenir, et je jouis de ce mirage qui n'est pas sans charme, quoiqu'il soit sans illusion !

Je suis heureux d'avoir une petite, mais une bonne part dans votre souvenir, et je vous prie d'y ajouter la certitude d'une sincère et amicale estime pour vous, de laquelle vous auriez la preuve directe, si vous veniez la chercher.

Tout à vous,

A. Thiers.

Si l'illustre homme d'État faisait des compliments à Jules Janin, le docteur Trousseau, un de ses amis d'enfance, le morigénait de la belle façon :

Je te prie de croire, — lui écrivait-il le 22 août 1860, — que j'ai lu déjà une partie des Odes et des Epîtres, et que, sans aucune flatterie, — et tu verras tout à l'heure que je ne te flatte guère, — j'ai eu le plus vif plaisir à lire une traduction, la seule jusqu'ici qui ne m'ait pas fait regretter mon poète de prédilection. Tu as des pages entières admirables et quelques autres où j'aurais bien à redire, mais ce sera pour la seconde édition.

J'ai lu deux et même trois fois, ta dédicace au duc d'Aumale ; elle m'a fait peut-être plus de plaisir que tout le reste. Mais parce qu'elle est un chef-d'œuvre de talent et de cœur, je ne veux pas que tu y laisses des abominables bêtises.

Cicéron a-t-il eu un autre enfant que sa fameuse fille

Tullie ? Si oui, je n'ai rien à dire ; si non, comment fais-tu étudier à Athènes le *jeune* Cicéron avec le *jeune* Horace ?

Tu fais suivre à Horace le *parti de Pompée*, lequel Pompée, né juste la même année que Cicéron, meurt 48 ans avant Jésus-Christ, quand Horace avait 18 ans.

Tu me fais promener Horace du *Janicule au Vatican*... Mais, abominable monstre, le *mons Vaticanus* n'a jamais été dans la ville des sept collines. Il y est aujourd'hui et seulement depuis l'invasion barbare, comme Bagnolet est dans Paris depuis le 1er janvier 1860. La vieille Rome d'Auguste n'avait pas le Vatican.

Mais tu couronnes l'œuvre par un crime. « Témoin notre illustre et malheureux *contemporain* Jean de Witt, *naguère* déchiré par des monstres. » Or, Jean de Witt que tu fais notre contemporain, est mort assassiné il y a deux cents ans, en 1672, victime de la canaille hollandaise, pour n'avoir pas su prévoir l'invasion de la Hollande par Louis XIV.

Vois-tu ! c'est abominable, quand on est, comme toi, l'un des écrivains les plus éminents de notre époque, de n'écrire qu'avec des souvenirs de collège, au lieu d'avoir, dans ses lieux d'aisance, ce bête de livre qu'on appelle le *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, de Bouillet, lequel n'a pas plus de mérite qu'un almanach de Mathieu Laensberg, mais qui, du moins, nous empêche de faire des anachronismes à rendre fiers les maîtres d'études, et qui, par conséquent, se croient des écrivains supérieurs à toi et à Lamartine.

Il n'est pas possible que tu envoies au duc d'Aumale, sans l'avoir réimprimée et corrigée, cette belle dédicace.

Maintenant que je t'ai dit des injures, et que peut-être je t'ai déplu, laisse-moi te dire que je t'aime bien fort.

A. TROUSSEAU.

Le célèbre chirurgien eût mieux fait de ne pas écrire cette spirituelle boutade. Certainement Cicéron a eu un fils ; certainement Horace pouvait suivre le *parti de Pompée,* même après la mort de Pompée, puisque ce parti, le parti républicain, se perpétua longtemps encore. Quant à « notre contemporain Jean de Witt, » Trousseau n'avait pas remarqué ces lignes qui terminent la préface, sur le sens de laquelle pourtant il ne s'était point trompé :

Traduit de la préface du petit Horace in-12, imprimé à Amsterdam, par Daniel Elzevier.

Or, Daniel Elzevier et Jean de Witt étaient contemporains, ce me semble.

Voici la dédicace de l'*Horace* envoyé à M. Édouard Fournier :

Grand chercheur, habile inventeur,
As-tu rencontré mieux qu'Horace ?
Fais-m'en part, et soudain je passe
De mon poète à ton auteur.

Le savant bibliothécaire de l'Arsenal qu'il est difficile de prendre sans vert, répliqua :

Non, l'égal de ton cher Horace
Je ne l'ai jamais rencontré...
. . . . . . . . . . . .
On sent que tu le mets à l'aise

Comme en son Tibur tant fêté.
Tu lui rends la grâce française,
Pour le latin qu'il t'a prêté.

Sa naissance était incertaine,
Et partageait les beaux esprits :
A Rome, on le disait d'Athène ;
Maintenant, il est de Paris.

Le poète des *Méditations* était sobre de dédicaces ; il envoyait ses livres à la manière ancienne :

De la part de M. de Lamartine, son ami, à Jules Janin.

L'auteur des *Paroles d'un Croyant* avait une façon touchante de dédier ses livres. Après l'impression de ses *Œuvres posthumes*, par les soins de M. Forgues (1856) (1), il en prit un exemplaire et écrivit sur le faux-titre :

Lorsqu'un jour Gabriel (Benoît Champy) saura qu'il eut jadis un vieux cousin, ceci lui sera comme un souvenir de la tendre affection du vieillard, et des vœux qu'il forma pour lui.

F. DE LAMENNAIS.

Il fallait qu'il se crût bien oublié, le pauvre grand homme !

(1) Lamennais avait voulu soigner lui-même l'édition suprême de ses œuvres. Il est mort en 1861.

On se rappelle les protestations soulevées par le *Tragaldabas* de Vacquerie, joué au mois de juillet 1848. C'était inouï. On se serait cru revenu aux grandes luttes des romantiques contre la vieille école. L'ardeur était la même, et les exagérations allaient leur train. Jules Janin, l'un des chauds adversaires de la pièce nouvelle, écrivait à madame Jules Janin, le 25 juillet 1848, le lendemain de la première représentation :

Et la pièce de la Porte-Saint-Martin ! C'est une fable. On ne croira jamais ce qui s'est passé ce soir-là. J'aurai beau le raconter en détail, j'y perdrai mon encre et mon latin ! Figure-toi Frédérik Lemaitre en haillons, plein de verrues, de taches, de rouge, de vin, de saletés, d'obscénités, d'infamie ! Il y a des scènes où il *vomit*, une autre scène où il fait pis que cela ! Toute la pièce est composée pour des vidangeurs ; la moralité de l'œuvre est digne des détails. M. Hugo, aux stalles, applaudissait et donnait le signal à un bataillon carré de claqueurs. Tout le monde hurlait et sifflait. Le plus étrange, en tout ceci, c'est le discours final du comédien Frédérik Lemaitre. Comme le désordre était à son comble, il s'est avancé sur le bord de la scène, tenant à la main un magnifique bouquet qu'on lui avait jeté, et alors il a prononcé un discours en charabia. Le discours ne produisant par tout l'effet désiré, notre homme a crié : *Vive la République* ! Aussitôt, de tous les côtés de la salle : *A la porte ! à la porte l'ivrogne ! à la porte l'insolent !*

Quoi qu'il en soit de cette appréciation passion-

née, Vacquerie fut content de Frédérik Lemaître, puisqu'en 1875 il se souvenait encore de cette soirée et envoyait son livre à l'artiste avec cette dédicace :

**Au grand comédien qui a été un si admirable Tragaldabas, son ami reconnaissant : Auguste Vacquerie.**

***

Chères dédicaces ! on les met à toutes sauces. L'auteur de *Dièzes et Bémols* écrit sur un exemplaire de ses poésies :

**A l'ermite de Fontenay-aux-Roses, à l'illustre baron Brisse, souvenir respectueux d'un aide-cuisinier.**

**DE BAUGÉ.**

Elles consacrent même les douces aventures du cœur. Je trouve dans le catalogue Baillière de septembre 1876, cet article curieux :

**379. LADY Jane Gray, épisode du XVI^e siècle. 1 vol. in-8 maroq. rouge, fers dorés, d. s. t. Manuscrit de 143 pages in-8 daté de Bourneville, 1836. 20 fr.**

Ce manuscrit porte les lignes suivantes sur ses gardes :

**M^lle Sabine de Noailles a composé cet épisode à l'âge de 14 ans et demi. Lorsqu'elle exprimait avec tant de charme**

la grandeur et la beauté, elle ignorait, dans un âge si tendre, qu'elle se peignait elle-même.

Et plus loin :

A mon cher cousin Henri de Chabot. Offert par Cécile Standish, souvenir d'une réconciliation.
13 juillet 1863.

Ces notes sont un peu indiscrètes, et enjambent gaillardement le mur de la vie privée. Mais que diable ! M. Henri de Chabot s'est bien empressé aussi de se débarrasser du souvenir de sa cousine.

Voici encore une dédicace qui affecte un certain air de mystère. Je la copie sur un exemplaire de *Canaris, dithyrambe au profit des Grecs*. Paris, Sanson, 1826 :

A Mlle d'Hervilly. Hommage et preuve que j'ai profité de ses bons avis.

A. DUMAS.

Et celle-ci, sur les *Bienfaits de Champavert*, comédie-vaudeville en un acte, 1862 :

A Mlle MARIE DUPUIS,
Gratitude, souvenir.

HENRI ROCHEFORT.

Et cette autre, sur le *Beau Léandre :*

A Mlle Léontine Bertin, que le grand Watteau eût

choisie, d'une beauté si délicate et si pure, pour le modèle de Colombine, notre adorée.

THÉODORE DE BANVILLE.

***

Un poète élégiaque, un peu voilé à l'heure présente, mais qui aura encore son heure, car les déchirements de l'âme, les cris du cœur ne s'oublient pas, Madame Desbordes-Valmore envoyait ainsi *Bouquets et Prières* (1843) à Sainte-Beuve, son protecteur de tous les instants :

Au cœur du poète,
Un cœur de femme.

MARCELINE VALMORE.

Madame Desbordes-Valmore mourut le 23 juillet 1859. Jules Janin lui ayant consacré quelques lignes du feuilleton, il reçut ce billet de Sainte-Beuve :

Mon cher Janin,

Vous avez eu une heureuse inspiration en parlant de cette femme-poète, du petit nombre de celles qui le sont ; vous avez eu des accents qui font honneur à votre cœur. J'ai été touché que vous y ayez mêlé mon nom. Je n'étais pas son *protecteur ;* mais nous sommes tous des nageurs qui devons nous tendre la main, si l'un est en danger de rester en arrière et de couler au fond. Hélas ! un peu plus tôt, un peu plus tard, nous y passerons tous. Chacun a la

mesure de sa pleine eau : l'un va jusqu'à Saint-Cloud, l'autre va jusqu'à Passy. J'y vais aujourd'hui.

A vous de tout cœur,

SAINTE-BEUVE.

Ce 3 août.

Ces sentiments font un peu oublier le fameux *Livre d'Amour*, qui reste comme une tache sur la mémoire du poète des *Consolations* (1).

(1) Voici comment Alphonse Karr parlait de Sainte-Beuve, dans les *Guêpes* d'avril 1845 :

« ... Il s'agit tout simplement d'une grande infamie que prépare dans l'ombre un poète béat et confit, un saint homme de poète.

« Ledit poète est fort laid. Il a rêvé une fois dans sa vie qu'il était l'amant d'une belle et charmante femme. Pour ceux qui connaissent les deux personnages, la chose serait vraie qu'elle n'en resterait pas moins invraisemblable et impossible.

« Il a réuni dans un volume de 101 pages toutes sortes de vers, qu'il a faits sur ses amours invraisemblables. Il a eu soin d'en faire un dossier avec pièces à l'appui, pour laisser sur la vie de cette femme la trace luisante et visqueuse que laisse sur une rose le passage d'une limace.

« Non seulement il a eu soin de relater dans ses vers toutes les circonstances de familles et d'habitudes, qui ne permettent pas d'avoir le moindre doute sur la personne qu'il a voulu désigner ; mais encore il l'a nommée à diverses reprises.

« Ce livre de haine est appelé par l'auteur *Livre d'Amour.* »

Le *Livre d'Amour*, tiré à 12 exemplaires seulement, pour les intimes, est de toute rareté. Il est de format in-12, couverture de papier verdâtre. Le titre porte simplement en haut du la page : *Livre d'Amour*, et au bas : *Paris* 1843. Au verso du titre, on lit au bas de la page : *Imprimerie de Pommeret et Guénot*, *rue Mignon*, 2.

Ce petit volume se compose de IV-107 pages de texte et d'une page de table. Il contient 41 pièces de poésie et 4 pièces finales.

Il se vend de 250 à 300 francs.

Il était d'ailleurs peu sympathique. Si l'on admirait son grand talent, on méprisait son caractère. Les cordons-bleus eux-mêmes se faisaient l'écho de ces répulsions et Madame Sophie, cette puissance dans l'hôtel du docteur Véron, complimentait ainsi Jules Janin de sa réception à l'Académie. Je conserve l'orthographe de la lettre; c'est un de ses assaisonnements, et les profanes n'ont pas le droit d'y toucher :

**Pardonnez-moi la respectueuse liberté que je prend de vous écrire pour vous prier d'accepter mes humbles et cincères félicitations. Enfin il y a encore de la justice et de l'équité dans ce monde. Si mon regretté maître vivait encore, il serait content. Si M. Sainte-Beuve revenait, il mourait tout de suite de rage de sa seconde mort, de vous voir dans son fauteuil.**

Cette allusion de la « modeste cuillinaire » (c'est ainsi que se qualifie Madame Sophie Delalande) à la sourde opposition que Sainte-Beuve fit toujours à Jules Janin chaque fois qu'il se présenta à l'Académie, ne manque pas de sel. On voit qu'elle était au courant des petits mystères de la cour d'amour de Saint-Gratien.

Mais Sainte-Beuve pouvait se consoler des dédains de Sophie. Un esprit ailé, un génie, lui envoyait, en 1866, *Monsieur Sylvestre,* avec ces lignes superbes :

A mon ami Sainte-Beuve, chère et précieuse lumière dans ma vie.

GEORGE SAND.

S'il fut un nom souleveur de tempêtes, c'est celui-là. On portait l'écrivain aux nues, on jetait la femme aux gémonies. A chaque œuvre nouvelle, la presse s'emparait du nom de George Sand et le mêlait à ses cantiques, à ses malédictions.

George Sand, au milieu de ces admirations, de ces haines, de tout ce bruit d'applaudissements et de huées, avait des heures sombres. Elle écrivait au critique des *Débats*, en 1840, à propos de *Cosima* :

Je vous remercie de ne pas venir à la répétition. Ce sera une séance de votre ennui que je n'aurai pas à me reprocher, au lieu de deux que je vous offrais. Mais je veux me défendre un peu d'avance, de ce que vous allez penser de ma présomption, en voyant une si mauvaise pièce. Le premier venu vous dira que les comédiens l'ayant trouvée détestable, m'avaient engagée à la retirer, comme on dit, et que je l'avais retirée en effet. C'est Buloz qui par des raisons d'autorité (de ces arguments sans réplique qu'on a contre un pauvre auteur à qui l'on a avancé de l'argent), a persisté à la faire jouer. On vous dira que je suis là comme un chien qu'on fouette, ennuyée, enrhumée, dégoûtée, forcée à tout instant de couper et de recouper ma robe pour en faire une blouse, une casaque, un sac, un haillon. Si bien que vous n'avez pas besoin, je vous jure, de me conseiller d'en rester là pour l'avenir. Dieu

me préserve d'y retourner, eussé-je un succès, sur lequel je ne compte, certes, pas.

Soyez donc aussi sévère qu'il faudra sur la chose littéraire en elle-même ; mais ne me peignez pas comme une tête ambitieuse de *popularité.* Qui sait mieux que vous que je n'ai aucun genre de présomption, et que je ne suis pas vaine? Mais je suis pauvre, je suis malade ; on m'avait dit que je guérirais en travaillant moins et que je gagnerais quelque chose en ne me donnant aucune peine ; on m'avait trompée. Il m'a fallu plus de peine, de temps et de santé pour monter cette platitude, qu'il ne m'en eût fallu pour écrire quatre volumes, et je n'y gagnerai peut-être que des pommes cuites.

Ainsi, épargnez-moi un chagrin, car j'en ai assez. C'en serait un pour moi que de me voir condamnée et méconnue *par vous,* non dans mon talent (vous m'en accordez toujours plus que je n'en ai), mais dans mon caractère qui est simple et droit, aussi peu charlatan que possible. Vous savez que vous m'aviez amicalement offert une position plus brillante et plus avantageuse ; je l'ai refusée et je la refuserais encore, ne voulant pas me mettre trop en vue et m'engager à faire preuve d'une fécondité et d'une puissance que je n'ai pas.

J'avais fait une pièce, sans songer à la faire jouer, comme j'avais fait déjà quelques romans dans la forme dialoguée, simplement pour me reposer de l'autre. On m'a fait aller où je ne voulais pas. En fait d'affaires, je n'ai ni esprit, ni prévoyance. Mais les sottises que je fais ne m'enivrent pas. Je garde ce grand caractère que vous m'attribuez quelquefois, pour recevoir sans humeur les sifflets et les critiques. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas oublier que je suis *bon enfant* avant tout, et que je n'aurai jamais les prétentions et les vices de l'enfant gâté.

Pardonnez-moi de vous tant parler de moi depuis quelques jours, et de vous importuner comme ferait un solliciteur. J'ai conservé une âme si calme, au sein de la vie littéraire, que je défends mon calme, comme les autres défendent leur gloire. Vous avez fait sur moi un beau vers latin ; mais j'espère qu'après ma mort, vous me ferez une plus belle épitaphe encore. Vous direz en bon français : « Elle n'avait rien d'un homme de lettres. »

Adieu et à vous,

GEORGE.

Mais le grand écrivain avait porté les lèvres à la coupe enivrante, et tous les serments du monde ne pouvaient l'empêcher d'y revenir. Le succès de *François le Champi* (1849) et de *Claudie* (1851), lancèrent tout à fait George Sand dans la littérature dramatique. Longtemps après, elle écrivait encore à Jules Janin :

Si vous vouliez revoir un bout de troisième ou de quatrième acte de *Villemer*, à l'Odéon, vous jugeriez par vous-même des artistes à qui un mot d'encouragement de votre part assurerait la victoire. Je crois qu'ils méritent cette protection et que *Villemer*, s'en ressentirait heureusement.

Vous l'avez déjà bien glorieusement encouragé, lui, ce simple drame domestique où vous avez trouvé du cœur. Mon cœur, à moi, vous en remercie et frappe, cette fois, avec confiance, à la porte de l'ancien vôtre.

GEORGE SAND.

Palaiseau, 20 octobre 1864.

Les *ex-dono* de Sainte-Beuve ne manquent pas d'originalité. En voici un écrit pour Champfleury :

> **A l'auteur des *Chats*,**
> **L'auteur de *Volupté*.**
> **Sainte-Beuve.**

Ceux d'Henry Houssaye sont caractéristiques; on y sent l'influence paternelle. Il envoya ainsi un des vingt exemplaires sur papier de Hollande de son *Histoire d'Alcibiade :*

> **A mon cher maître Jules Janin, de l'académie de Platon, de l'académie d'Horace et de l'académie Française.**
> **Henry Houssaye.**

Le grand poète provençal, Frédéric Mistral, est sobre à l'excès. Il fait partir *Mirèio* avec ces simples mots :

> **A Jules Janin, un poutoun de Miréio.**

Un baiser de Mireille !

Il serait de marbre, celui que n'enivrerait pas cette caresse de la belle fille du *Mas* des Micocoules !

Mais que dire de ces lignes :

> **Je prie M. Dessolliers d'accepter cet exemplaire des *Odeurs de Paris* et d'excuser les fautes de l'auteur.**
> **Louis Veuillot.**

Et de cet envoi de la *Restitution de la basilique de Saint-Martin de Tours :*

A M. MICHELET,

Hommage affectueux, mais de pénible digestion.

J. QUICHERAT.

Non! tout cela manque un peu de sincérité.



Certains écrivains n'oublient pas la réclame dans leurs dédicaces. En voici un exemple qui décore le faux-titre des *Tourniquets, revue de l'année 1861.* Paris, P. Malassis, 1862 :

A M. PLANKETT, directeur du Palais-Royal.

Vous m'avez joué ma première revue ; permettez-moi de vous offrir la seconde et songez à moi pour la troisième.

Tout à vous,

LEMERCIER DE NEUVILLE.

Parmi les poètes à dédicaces, on trouve encore Joseph Autran, qui a tracé ce quatrain sur le *Cyclope d'après Euripide, 1863 :*

A MON CHER DUMAS FILS,

Il faut, certes, beaucoup de candeur intrépide
Pour oser à toi, maître, envoyer ce fragment ;
J'en aurais le droit seulement
Si j'étais moi-même Euripide.

J. AUTRAN.

Ce sonnet du sympathique auteur de l'*Histoire d'une épingle* et de tant de légendes charmantes, est préférable. Il l'écrivit sur un exemplaire, en papier jaune, du *Discours de réception à la porte de l'Académie*, qu'il venait d'imprimer pour Jules Janin :

**Bis repetita...**

**Il en faut un double exemplaire ;**
**Il faut le lire au moins deux fois.**
**Quand j'ai du *Janin* dans mon verre**
**Au lieu de deux, je dirais *trois*.**

**Je lis trop vite la première**
**Pour bien sentir ce que je bois ;**
**Mais en dégustant la dernière,**
**Je comprends tout, je vois, je crois.**

**La cantilène qui nous charme**
**N'aurait pas un succès de larme**
**Si nous n'entendions qu'un couplet ;**

**L'oreille mieux accoutumée**
**Espère, attend la note aimée**
**Comme un écho, comme un reflet.**

**Avril 1866.**

**J.-T. DE S.-G.**

L'excellent poète lyonnais, Joséphin Soulary, écrivait aussi ces vers sur un exemplaire des *Diables bleus, 1870 :*

A MON CHER MAITRE JULES JANIN.

Par ce vent qui souffle les haines,
Semons la semence d'amour ;
Dieu garde aux épreuves humaines
Le secret des heures prochaines,
Et chaque grain lève à son tour.

***

Le critique des *Débats* n'était pas bonapartiste ; c'était là son moindre défaut. Il poussait si loin son mépris pour le monde des Tuileries, qu'il évitait même d'en prononcer le nom. C'est ainsi que dans une lettre au docteur Ménière, il appelait l'Avenue de l'Impératrice, *Avenue de la femme du chef de l'État*. Ses dédicaces devaient naturellement se ressentir de cette aversion. Il envoya donc un exemplaire d'*Ovide, ou le poète en exil*, avec ces lignes :

Offert à mon ami d'Ortigue, si bon camarade, si brave homme... un peu bonapartiste, hélas !

Passy, juillet 1858.

J. JANIN.

Ayant promis un exemplaire de son *Horace*, sur grand papier, à M. H. Chevreul, et n'en ayant plus, il lui fit parvenir l'*Interné* avec ce quatrain :

Hélas ! le grand papier d'Horace est épuisé.
N'allons pas plus avant, contentons-nous du pire :

Voici mon *Interné* sur la fin de l'Empire,
Le monde sur le maître était déjà blasé.

Ces vers sont écrits par Madame Jules Janin. En les signant, le critique effaça le mot *maître* et le remplaça par *traître*; de sorte qu'il faut lire :

Le monde sur le traître était déjà blasé.

Un jour Rachel apporte triomphalement à Janin l'in-4° manuscrit sur lequel M. Laurent, inspecteur de la Comédie Française, avait mentionné, jour par jour, tous les rôles joués ou créés par la tragédienne depuis son début, le 12 juin 1838, jusqu'au 23 mars 1855, ainsi que le chiffre détaillé des recettes, dont le total s'élevait à 4,394,231 francs 10 centimes. Jules Janin transcrit ainsi le dialogue échangé entre « la Grande » et lui :

MADEMOISELLE RACHEL A JULES JANIN,

Je dépose en vos mains mes titres de noblesse.

M. JULES JANIN A RACHEL,

Soit ! Je conserverai vos parchemins, Altesse !

Le 25 avril 1855.

Je vais encore citer un joli quatrain écrit sur

l'exemplaire de l'*Amour des livres*, envoyé à M. Benzon, le célèbre bibliophile :

Pour peu qu'il soit tenu loin du chaud et du frais,
Qu'on y porte une main blanche et respectueuse,
Que le lecteur soit calme et la lectrice heureuse...
Un livre est un ami qui ne change jamais.

J. J.

Cet exemplaire a été vendu 150 francs.

***

Le poète aimé des enfants, M. L. Ratisbonne est aussi un délicat faiseur de dédicaces. Voici un envoi de la *Comédie enfantine :*

A M. ET MADAME J. JANIN.

Il était une fois un ménage modèle,
Ils étaient l'un pour l'autre enfants autant qu'époux ;
Adèle enfant de Jule et Jule enfant d'Adèle ;
Et moi j'ai mis ces vers d'enfant à leurs genoux.

Il mit aussi ce sonnet archaïque sur l'exemplaire de *Héro et Léandre* destiné à la bibliothèque du Chalet de Passy :

A M. ET MADAME JANIN,

J'affrontais un détroit qui vit plus d'un naufrage ;
Le théâtre français était cet Hellespont ;
J'aurais sombré, sans doute, emporté par l'orage,
Mais de vos quatre mains vous m'avez fait un pont.

Oui, vos petits doigts blancs, Madame, faisaient rage,
Et vous en qui le cœur au talent correspond,
Vous m'avez salué d'un éloquent suffrage.
Quand vous dites : C'est bien ! un écho vous répond.

Tous les deux, chers amis, on vous a vus répandre
Les pleurs de l'amitié pour ce vaillant Léandre
Cruellement immolé par Cypris.

Et maintenant pleurez sur le pauvre poète
Qui trouvant le naufrage au bout de la tempête,
Fut méchamment mis à mort par Empis,

1er janvier 1859.

LOUIS RATISBONNE.

Jules Vallès est original dans ses dédicaces comme dans ses livres. Je trouve sur un exemplaire de *l'Argent, par un homme de lettres devenu homme de Bourse* (1857), cet envoi goguenard à Jules Mirès :

Je suis descendu du Panthéon jusqu'à la Bourse et j'ai fait cet enfant en route... Voyez comme il a l'air drôle avec ce nombril en argent, cette enseigne au front : un vrai petit Juif. Soyez son parrain.

Et Mirès accepta sans vergogne.

Émile de Girardin n'y allait point par quatre chemins. Il envoyait ses *Études politiques* (1842,) à Esther Guimond, avec ces lignes courageuses :

A la femme de sens et d'esprit digne de devenir la maîtresse d'un grand ministre. L'auteur.

Il ne se trompait point. La Guimond, morte en 1879, marquait, suivant l'expression de l'un de ses biographes, les gens à l'eau-forte. « On ne pouvait pas lui en faire accroire. Elle reconnaissait tout de suite la fausse monnaie dans l'art comme dans l'humanité. Aussi jamais un cuistre, même de la haute cuistrerie, n'a pu se vanter de s'asseoir à sa table ni d'être de ses amis. »



Sur la première édition de son *Voyage en Orient*, Gérard de Nerval a noté, en termes énigmatiques, un joyeux souvenir de jeunesse :

**A Jules Janin, mon vieil ami de la rue du Doyenné,**

**Histoire de lui rappeler l'incident de la femme du commissaire.**

**Gérard.**

Quelle fin eut ce doux rêveur dans la rue de la Vieille-Lanterne, qui a disparu, pour l'honneur de Paris !

Elle avait deux mètres de large, cette rue ; on y arrivait par un escalier branlant, nauséabond. Des égouts s'y croisaient et l'agitaient de bouillonnements impurs. C'était sinistre, sans air et sans lumière, glissant, gluant, pestilentiel. A gauche, en descendant dans ce boyau formida-

ble, s'ouvrait, à hauteur d'homme, un soupirail garni de sept barreaux rongés de rouille.

« C'est là que transi sous la neige épaisse, s'arrêta, dans une nuit de janvier, le cœur glacé, la tête brûlante, l'esprit funèbre, ce pauvre Gérard; c'est à ce quatrième barreau que ses doigts engourdis nouèrent le lacet... On comprit, quand on le trouva au matin, qu'il avait dû soulever ses deux pieds afin que la mort pût le prendre; et de fait, ce n'est pas à terre qu'elle devait saisir cet esprit ailé ! »

Dès 1841, on l'avait cru perdu.

« C'était un soir de carnaval, le carnaval finissait. Ces horribles boutiques remplies de danses, de mascarades et de folies de tout genre, allaient s'ouvrir; les pères de famille rentraient chez eux, les fous allaient à la fête... A cette heure de désordre, chaque rue de Paris est la rue Scélérate, rien n'arrête ceux qu'appelle le bal masqué : chacun pour soi et le gendarme pour tous.

« Gérard allait seul en chantant on ne sait quelle poésie mystérieuse. L'aspect de ces gens qui n'avaient ni leur habit ni leur visage de chaque jour le frappa d'épouvante, et il ne comprenait plus rien à ce qui se passait autour de lui. Alors, pour être comme les autres, il jeta son chapeau à un pauvre qui lui tendait le sien; — après le chapeau ce fut l'habit. On le prit

pour un masque qui allait au bal. Hélas ! hélas ! c'était le plus charmant esprit de ce temps-ci qui allait aux Petites-Maisons (1). »

Gérard de Nerval fut arrêté, conduit au *violon*, et le lendemain, réclamé par Théophile Gautier et Antoni Deschamps, on le confia aux soins du docteur Blanche, à Passy. Sa folie était douce ; c'était une folie d'auteur et de poète. Il sortit de la maison de santé sans être guéri, et le 16 mars, n'ayant pas rencontré Jules Janin chez lui, il lui laissa ce billet d'une tristesse éloquente :

Il fait si beau que l'on ne peut se rencontrer ni s'embrasser dans les maisons. Je vais tâcher de revenir. Addio.
Ilcar. G. Nap. della torre Brunya. Ce 16 mars.

Guérit-il jamais ? C'est douteux. Il croyait avoir fait un rêve sur l'Orient, du moins il le dit dans une lettre écrite en mer, près de Malte, le 16 novembre 1843 :

En somme, l'Orient n'approche pas de ce rêve éveillé que j'en avais fait il y a deux ans, ou bien c'est que cet Orient-là est encore plus loin ou plus haut...

Quelques jours avant de mourir, il envoya à Jules Janin une feuille d'épreuve du *Rêve et la Vie*, avec ces mots crayonnés au dos :

(1) Jules Janin. — *Débats du 1er mars* 1841.

Mon cher Janin,

Merci. Je suis sorti avec les honneurs de la guerre, mais non avec *armes et bagages*, comme on disait à Sainte-Pélagie. On m'a gardé provisoirement mes meubles ; mais il paraît *qu'il le fallait*. Je vais donner une représentation à mon petit bénef à la Porte-Saint-Martin.

Comme vous m'avez tiré de peine, je *me* fais le plaisir de vous donner ceci à lire. Je vous apporterai la première partie qui paraît le 15 et les *Filles du feu*, que diverses circonstances m'ont empêché de vous donner.

Votre ami,

GÉRARD.

Un détail sinistre :

On a calculé que le soupirail où Gérard de Nerval s'est pendu, était précisément l'endroit qu'occupe actuellement une des places du théâtre du Châtelet. Ainsi chaque soir, un spectateur rit ou baîlle, suivant son humeur, et suivant la pièce que l'on joue, sur le point même où un poète, réduit au désespoir, s'est débattu dans l'agonie du suicide le plus navrant.

Mais quelle analogie terrible ! Un poète aussi, un esprit délicat aussi, un de ces favoris des muses qui s'enivrent en un instant de tous les triomphes et de toutes les gloires, est devenu fou comme Gérard, et, comme Gérard, il adresse à Jules Janin des billets désordonnés :

J. J. mon ami,

Je me mets à faire une comédie en vers grecs. Je réduis pour cela le *Chemin de Corinthe* à un seul acte.

Si j'échoue ? c'est impossible, puisque la comédie est charmante. D'ailleurs que je la rate, — on ne la jouerait pas bien souvent, — mais on lui fera bien une saison dans les congrès scientifiques en Allemagne, où ils sont très forts sur le grec...

ARMAND BARTHET.

Le plus triste, c'est que ce malheureux avait conscience de son état. Voici une lettre pleine d'angoisses et de trouble :

Samedi, 31 décembre 1872.

Mon cher Janin,

Je ne viens pas m'excuser, car la fièvre n'est pas responsable ; je viens seulement vous raconter le singulier phénomène dont j'ai été moi-même le théâtre.

Au commencement de la semaine qui finit, peut-être sur la fin de l'autre, je passe une nuit tout entière — de 10 heures du soir à 7 heures du matin, — à vous écrire une lettre de 40 pages. Je vais me coucher, — je dors, je me lève, je descends pour entasser mes feuillets dans une enveloppe et les mettre à la poste, — je n'en trouve plus vestige.

Mes 40 feuillets avaient disparu comme si je ne les avais pas écrits. Est-ce un rêve ? est-ce du délire ?

Deux ou trois jours après je me dis :

— Mais puisque ma lettre à Janin est perdue, il faut lui en écrire une autre, — et pendant la nuit suivante, de 9 à 3 heures, je griffonne à votre adresse un cahier de papier à lettres.

Ainsi je vous y tutoie.

Je vous parle de Clésinger comme d'un criminel ; — de monsieur de M... avec une exagération sans mesure, — et

je vous prie surtout de m'envoyer une bourriche d'autographes pour enrichir la collection d'un millionnaire.

Pardonnez aux nerfs, mon cher Janin ; espérons que la santé me reviendra, puisque ma tête se guérit déjà.

Soyez assez bon pour rassembler les feuillets de cette lettre ridicule ; je souffrirai tant que je n'aurai pas vu brûler sous mes yeux ces tirades incohérentes, sans motif et sans but. Il me semble sérieusement que j'ai traversé Charenton.

C'est ce matin seulement, à plus de huit jours de ma première lettre (non partie) et à trois jours de la seconde, que tout à coup en me réveillant, il me semble qu'un rideau s'ouvre devant mes yeux, et me montre ce que j'ai fait.

Plaignez-moi, mon cher Janin. Je regrette ma première, pour examiner un peu ce que peut dicter la fièvre. C'est que je me rappelle ! c'est qu'elle était très sérieuse, établissant comme les bases d'une longue étude, les jalons principaux de l'histoire de la littérature (poésie surtout), depuis Homère jusqu'à Musset. Le plus singulier de tout cela, c'est la disparition subite de cette lettre qui aurait fait la matière d'un feuilleton tout entier.

Ce qui me console et me fait croire à ma guérison complète, c'est la perception claire de ce que j'ai fait dans ma fièvre ou mon délire, car je ne saurais qualifier ce que j'ai éprouvé. Bon appétit, souffrance aucune, point d'accroc à mes habitudes (sauf ce travail de nuit, auquel je ne suis plus accoutumé).

Ne m'oubliez pas, s'il vous plaît, mon cher Janin, et renvoyez-moi cette lettre maudite. Je ne serai pas guéri, tant que je ne l'aurai pas dans les mains.

Arm. Barthet.

P.-S. — Ainsi, tout en vous tutoyant, je me rappelle

que je vous appelais : *Gros papa*. J'ai peur que de pareils effets se renouvelant, s'aggravent. J'aimerais mieux mourir tout d'un coup.

La lettre fut brûlée, mais Armand Barthet ne guérit pas.

***

Alexandre Dumas, — le grand Dumas, — était un homme de beaucoup d'esprit et de beaucoup de cœur. Ses dédicaces portaient l'empreinte de cette double influence. Sur le manuscrit de l'*Invitation à la valse*, comédie en un acte, il traça ces lignes :

Fait pour ma chère petite enfant Isabelle, à laquelle ce manuscrit appartient.
10 avril 1857.

Et à la dernière page :

Non corrigé et tel qu'il doit être offert à un bibliophile, pour lequel les fautes sont des preuves d'authenticité.

Alex. Dumas.

Les traits de désintéressement d'Alexandre Dumas sont innombrables; l'or lui ruisselait entre les doigts. En voici pourtant un, d'une délicatesse extrême, que je trouve dans une lettre

inédite, et ce serait un crime de ne point le faire connaître :

Mon cher Janin,

Vous savez la mort de la pauvre petite Maillet ; nous l'avons rendue à la terre ce matin.

Elle laisse une vieille mère et un tout petit enfant.

La mère a 87 ans. Aidez-nous de tout votre pouvoir, — souscriptions, représentations à bénéfice, etc., — à la faire entrer à l'hospice des vieillards.

Quant à l'enfant, si son père ne le réclame pas, je m'en charge. Il n'a que trois ans, il ne mange pas encore beaucoup. Je travaillerai une heure de plus par jour, et tout sera dit.

A vous.

AL. DUMAS.

Je rouvre ma lettre pour vous dire que Dorval vient de mourir. Sa famille m'appelle ; j'y cours.

Alexandre Dumas était à Lyon, quand Jules Janin échoua à l'Académie, en avril 1865. Il lui télégraphia :

Triple félicitation ! Tu n'es pas le collègue de Doucet, tu restes mon confrère et tu as fait un article charmant.

ALEXANDRE DUMAS.

Son fils dédia à l'Ermite de Passy la belle édition de la *Dame aux Camélias* (Paris, Michel Lévy frères, 1872), par la lettre suivante :

Mon cher maître,

Voici vos épreuves.

Je me suis permis de vous dédier cette édition particulière.

Acceptez-vous la dédicace?

Le livre est un peu mieux écrit maintenant, et beaucoup mieux imprimé.

Bien à vous.

A. DUMAS.

Cette Dame aux Camélias qu'Al. Dumas lui-même appelle Marie Duplessis, se nommait en réalité Marie-Alphonsine Plessis. Elle dort au cimetière Montmartre, à gauche, à peu de distance de la grande entrée, et on lit sur sa tombe :

*Ici repose*
*Alphonsine Plessis*
*née le* 15 *janvier* 1824,
*Décédée le* 3 *février* 1847.
*De Profundis.*

Elle signait, du reste, Marie Duplessis. Un billet de 200 francs « payable à fin décembre 1846, » que j'ai sous les yeux, porte cette signature, avec l'indication du domicile : Boulevard de la Madeleine, 11.

Sans être aussi poétique que l'a faite Jules Janin, Marie Duplessis était loin d'être la mangeuse de pommes de terre frites de Nestor Ro-

queplan. Il y avait chez elle une distinction innée.

Marie Duplessis, écrivait M. des Moutis à Jules Janin, le 22 octobre 1868 ; Marie Duplessis apprit avec moi, sous la même férule, à lire et à écrire. Elle était ma compatriote, ma camarade d'enfance et ma meilleure amie. Elle n'était pas parisienne, comme vous l'avez pu croire, mais normande ; elle n'était pas non plus de si basse condition qu'on l'a cru...

Celui qui vous parle, monsieur, lisait avec elle, effleuré par sa noire et soyeuse chevelure, il y a de cela quelque trente ans, dans une pauvre bourgade de Normandie, le *Journal des Enfants*, et tout d'abord et plus que tout le reste, les articles signés de vous. Le livre, je l'ai encore ; les articles, je les sais par cœur. Qui m'eût dit alors qu'à son tour, elle aurait de vous ses quelques pages d'oraison funèbre, m'eût trouvé sans doute incrédule...

Dans une lettre du 23 juin 1878, M. des Moutis complétait ainsi le portrait de la jeune fille d'Exmes :

Son prototype moral et littéraire est bien évidemment la charmante Manon, de l'abbé Prévost ; à des époques différentes, c'est la même ingénuité, la même insouciance, la même grâce décevante et inconsciente d'elle-même.

Vous savez peut-être, monsieur, que dans les derniers mois de sa vie, Marie Duplessis s'était éprise d'art dramatique. Elle avait appelé un professeur, M. Morin, je crois, mais peu importe. En supposant qu'elle y eût persisté, ce dont je doute, il n'est pas vraisemblable qu'elle y eût réussi. Avec son charme incomparable, sa grâce

**exquise, elle est restée toujours un peu enfant, un peu étourdie, trop impatiente, trop ennuyée surtout, pour écrire quelque chose de suivi.**

***

Je termine ici cette fantaisie à bâtons rompus sur les *Dédicaces autographes*. Ce que je voulais, c'était rappeler certaines de ces dédicaces qui me plaisaient par leur grâce, leur esprit, leur originalité. Si j'ai eu mauvais goût, si le choix des lettres données n'a pas été heureux ; si, en un mot, le lecteur n'est pas content, il n'a qu'à fermer ce livre, maintenant qu'il l'a lu.

Dans ma préface, je me serais bien gardé de lui donner ce sage conseil.

# TABLE

DIJON, IMPRIMERIE DARANTIERE, RUE CHABOT-CHARNY

# DÉDICACES

ET

# LETTRES AUTOGRAPHES

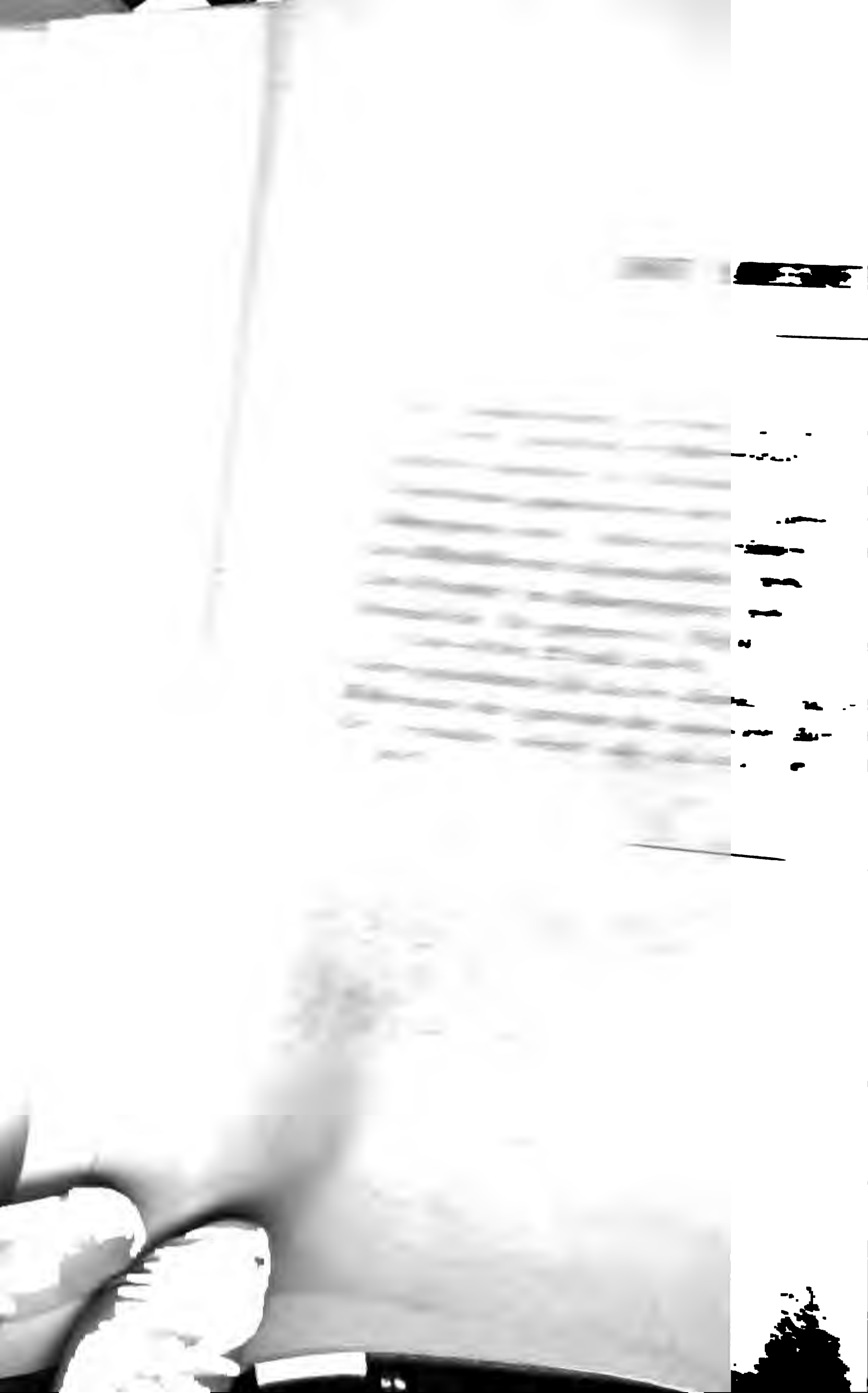
PAR

CLÉMENT-JANIN




DIJON
IMPRIMERIE DARANTIERE
RUE CHABOT-CHARNY, 65

1884



# DU MÊME AUTEUR

---

*Les Imprimeurs et les Libraires dans la Côte-d'Or*, in 8, avec portrait et fac-simile.

*Lettres inédites d'Alexis Piron à l'abbé Dumay*, in-8.

*Traditions populaires de la Côte-d'Or*, in-8.

*Sobriquets des villes et villages de la Côte-d'Or*, 4 vol. in-8.

*Les Hôtelleries dijonnaises*, in-8.

*Les Pestes en Bourgogne*, in-8.

*Journal de la guerre à Dijon et dans le département de la Côte-d'Or*, 2 vol. in-8.

*Correspondance de Jules Janin*, 1 vol. in-8.

*Felizeman du garson de mossieu Morisò*, in-12.

*Le véritable récit de la ville de Sainct-Jean-de-Loone*, in-8.

---

